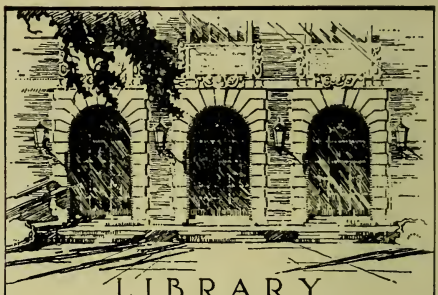
823
H44mFa
v.1



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

823
H44m Fa
v.1

Joan A. Burg.

LA FAMILLE DE MOURTRAY.

I.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉGRON,

RUE DES NOYERS, N.° 24.

Ô! lord Misamont, combien j'étais injuste envers vous!.....

LA FAMILLE DE MOURTRAY,

traduction de l'anglais,

PAR É***. A*****.

J'aime toute aventure
Qui tient de près à l'humaine nature.
VOLTAIRE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ OUVRIER, LIBRAIRE,
rue Saint-André-des-Arcs, n.° 41.

AN X. — 1802.

LA FAMILLE

DE

MOUBTRAY.

LA FAMILLE DE MOURTRAY.

823
H44mnFa
v. 1

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS plusieurs siècles la famille de Mourtray étoit établie à Downton-Hall, dans l'une des provinces septentrionales de l'Angleterre. Le rang qu'elle y avoit tenu autrefois, quoiqu'il ne fût pas le premier du pays, avoit été assez considérable pour lui donner une très-grande influence; mais l'attachement de cette famille à la cause royale, au

milieu des guerres civiles, avoit entraîné dans sa fortune une diminution qui l'avoit fait décheoir de son ancienne splendeur. Cependant elle conservoit encore, parmi la noblesse du voisinage, une considération bien supérieure à celle qui s'attache ordinairement aux grandes maisons ruinées. C'étoit surtout dans la moyenne classe des anciens habitans de la province, que le nom de Mourtray avoit gardé son antique prépondérance : ils savoient que de tout temps leurs ancêtres avoient trouvé dans cette famille, des amis et des protecteurs, et que le défaut de moyens mettoit seul des bornes à sa munificence naturelle.

Un revenu de six cent livres sterling étoit tout ce qui restoit depuis bien long-temps aux nobles propriétaires de Downton-Hall : toutefois ce foible patrimoine leur avoit suffi

pendant plusieurs générations, pour vivre avec aisance, et exercer une honnête hospitalité, jusqu'à ce que les progrès rapides du luxe dans les derniers temps, et l'accroissement considérable du numéraire mis en circulation, eussent fait monter à un tel point le prix de toutes les choses nécessaires à la vie, que cette modique fortune devenoit à peine suffisante à des gentilshommes, pour conserver quelque chose des convenances de leur état. L'histoire que l'on va lire, commence à cette époque.

Le seigneur actuel, qui n'étoit d'abord qu'un cadet, avoit passé sa jeunesse au service, où la modicité de sa fortune n'avoit pas été un foible obstacle à son avancement. Devenu chef de la famille, par le décès de son frère aîné, il fut bien aise, à la paix, de quitter une profession dont il étoit depuis longtemps dégoûté.

Son premier soin fut d'épouser une jeune demoiselle très-peu riche, pour laquelle il avoit conçu de l'inclination lorsque tous deux étoient encore extrêmement jeunes : il résolut de se retirer avec elle à Downton, et de suivre la bonne vieille coutume de ses aïeux, en résidant toute l'année à la campagne.

Ce plan, dans le principe, n'éprouva pas d'opposition de la part de la nouvelle mariée. Elle sortoit d'une situation si désagréable ! Forcée, pour exister, d'accepter un asile chez un vieux oncle d'un caractère dur et difficile, elle considéroit à peine la protection qu'il lui accordoit comme un dédommagement des soins qu'il exigeoit d'elle, et des contrariétés qu'il lui faisoit éprouver. Elle avoit passé plusieurs années dans cet esclavage, et voyoit avec chagrin que la fleur de sa jeunesse commençoit à se flétrir, sans que la position

de son amant, ni la sienne, lui permît de concevoir l'espérance d'un meilleur sort. Lors donc qu'un événement inattendu vint décider son établissement : elle se trouva si heureuse de devenir l'épouse de l'homme qu'elle aimoit, et d'avoir en propre une maison et une volonté, qu'elle ne concevoit pas même la possibilité de désirer jamais le moindre changement de destinée. Le plan de vie de Mourtray présentoit d'ailleurs à sa jeune compagne l'attrait de la nouveauté. Jusqu'alors elle avoit presque toujours habité Londres, où elle avoit été jetée sans plaisir dans le tourbillon de la société, parce que son oncle, qui aimoit les distractions bruyantes, l'emmenoit partout avec lui, sans consulter son goût ; il n'étoit donc pas étonnant que son imagination lui peignît en beau le doux repos de la campagne, les plaisirs simples qu'on y goûte,

et le bonheur de respirer un air pur.

On étoit dans la plus jolie saison de l'année : après un voyage agréable, mistriss Mourtray découvrit enfin sa nouvelle habitation, située au milieu de collines fertiles, mais dont l'amphithéâtre prolongé ménageoit à peine à l'œil une échappée de vallon où l'on apercevoit quelques hameaux clair-semés. L'uniformité des collines n'étoit rompue que par des lisières étroites de terres labourables, et par quelques pins qui sembloient avoir été répandus çà et là, plutôt en quelque sorte pour guider le voyageur, que pour orner le paysage.

Tout sauvage qu'il étoit, ce site parut charmant à mistriss Mourtray; et quoique le château de Downton n'eût pas à s'enorgueillir des faveurs de la nature, les traces qu'il présentoit d'une culture supérieure à celle des terres

adjacentes, lui donnoit un air de distinction qui, au premier aspect, prévint en sa faveur la nouvelle maîtresse du lieu.

Mais son plaisir n'étoit rien, comparé à celui de M. Mourtray. Chez lui, la possession de Downton se lioit à toutes les délicieuses idées d'amour, de liberté, d'indépendance; elle se rattachoit au souvenir touchant de son jeune âge, à l'image respectée de ses vieux parens, à celle de l'ancienne splendeur de sa famille, enfin à mille petits plans d'amélioration qu'il s'étoit promis secrètement de réaliser s'il étoit jamais assez heureux pour posséder les deux objets les plus chers à son cœur, la femme de son choix et le domaine de ses pères.

Mistriss Mourtray, malgré son espèce de prédilection pour Downton-Hall, ne remarqua pas sans quelque surprise, la dégradation du château; mais monsieur

Mourtray la lui fit envisager comme un signe précieux et respectable d'antiquité; il lui persuada aussi facilement qu'un enclos de trente acres de prairies négligées, avoit toute l'apparence d'un parc, et qu'une petite plantation d'ifs et de sapins, à laquelle aboutissoit un potager entouré de murailles de terre, pouvoit le disputer aux lieux de plaisance les plus renommés des trois royaumes. Enfin, l'admiration des deux époux s'épuisoit à l'aspect d'un taillis qui bornoit leur domaine, et qui étoit réellement joli, ou qui peut-être le paroissoit parce que c'étoit le seul que l'on trouvât à plusieurs milles de distance.

Mais tel est l'ordre naturel des choses; le plus haut période de l'engouement est bientôt suivi de son déclin. Conserver au même degré ses affections dans le cours monotone d'une vie tranquille,

est un effort qui n'appartient guère à la changeante humanité. Insensiblement les charmes de Downton commencèrent à s'affoiblir, surtout dans l'esprit de mistriss Mourtray. L'accroissement de sa famille fit naître de nouveaux besoins et de nouveaux désirs.

Mourtray persista seul à dire, et peut-être à penser qu'il ne donneroit pas son château pour la plus belle propriété de l'Angleterre. Il convenoit cependant que c'étoit dommage qu'il n'eût pas quelque peu d'argent à y dépenser en réparations, dont le sien avoit certainement besoin ; et quoiqu'il ne voulut point lui donner un extérieur moderne, encore moins l'embellir comme la maison de campagne d'un financier, il ne trouvoit pas hors de propos que l'intérieur des appartemens fût un peu restauré et proportionné du moins à la dignité imposante de l'édifice. Les

terres lui paroissoient aussi susceptibles de quelque amélioration ; pour le présent, il étoit forcé d'avouer qu'elles présentoient un aspect un peu négligé.

Mais ces regrets lui échappoient rarement, à moins qu'il ne fût contrarié à l'excès par l'intempérie de la saison, ou que quelque chose n'allât pas bien dans l'exploitation rurale. Avec un jugement exquis, il possédoit une grande égalité d'humeur et une tranquillité d'esprit imperturbable, qui le rendoit insensible aux petits événemens, peu soucieux des bagatelles (ces fléaux de l'homme heureux), et qui le disposoit en général à être content de tout ce qui l'environnoit. Cette difficulté qu'il éprouvoit à ouvrir son âme à des impressions nouvelles, lui faisoit conserver avec plus de persévérance et de ténacité celles qu'il avoit reçues. De là vint qu'après son mariage, quoiqu'il

découvrit que mistriss Mourtray n'étoit pas précisément telle que sa jeune imagination la lui avoit dépeinte, il continua d'éprouver pour elle l'attachement le plus tendre, lors même que ce sentiment eut cessé d'être de l'amour.

Passionné pour l'agriculture, dont il connoissoit beaucoup mieux la théorie que la pratique; amateur éclairé de la musique et de la littérature, il trouvoit en lui-même une source intarissable d'occupation et d'amusement.

Trop fier pour rechercher la société des grands, avec lesquels ses moyens ne lui permettoient pas de figurer convenablement; trop difficile pour se plaire dans celle de quelques voisins agrestes et illettrés, qui ne pouvoient sympathiser aucunement avec lui, ses liaisons étoient extrêmement circonscrites, et il avoit contracté l'habitude de vivre, autant qu'il étoit possible, en

famille. Ses promenades s'étendoient rarement au-delà de son exploitation ; et comme il n'aimoit pas la chasse, il n'avoit aucune dépense à faire en chiens et en chevaux.

Mistriss Mourtray partageoit bien ses regrets sur la modicité de leur fortune ; mais elle n'étoit pas d'accord avec lui sur l'emploi qu'il faudroit faire de leur aisance : elle étoit convaincue qu'on pouvoit mieux dépenser son argent qu'à réparer un vieux manoir situé dans un désert, ou à donner de l'amélioration à des dépendances que nul regard humain n'étoit destiné à contempler. La privation d'une voiture étoit un de ses chagrins les plus vifs ; elle se ressouvenoit que, pendant sa jeunesse, elle avoit celle de son oncle à sa disposition ; immédiatement après son mariage, elle se trouvoit fort contente d'un modeste wisky que traînoit un vieux cheval

aveugle ; peut-être même eût-elle été satisfaite alors d'une humble cariole, où elle eût vu son mari assis à son côté, mais ce temps n'étoit plus ; ses vœux avoient pris un plus haut essor ; elle souhaitoit présentement une voiture plus commode ; n'eut-elle qu'une chaise de poste, disoit-elle souvent, elle seroit complétement heureuse. Un attelage de deux chevaux forts et choisis, observoit-elle, serviroit à la fois à la culture et au harnois, alors on pourroit faire de temps en temps quelques promenades, ne fût-ce que pour amuser les enfans ; cette dépense et celle d'une chaise seroit fort peu de chose ; l'hiver du moins seroit un peu plus supportable, et l'on ne resteroit pas toujours claquemuré tristement au logis. Mourtray ne répondoit à ces observations et à toutes celles du même genre, qu'en secouant la tête d'une manière très-significative.

Son caractère, son humeur, ses inclinations formoient un parfait contraste avec celles de sa moitié. Des riens devenoient pour elle des choses de conséquence, et les objets d'une importance réelle glissoient légèrement sur son esprit ; elle étoit perpétuellement en haleine et en agitation pour des vétilles, tandis qu'elle étoit incapable de se fixer à aucune occupation sérieuse. Douée d'une santé excellente, dont la force ajoutoit à sa vivacité naturelle, elle étoit beaucoup plus jeune qu'elle n'eût dû l'être à son âge. Aussi, dès que l'amour eut cessé d'être le principal mobile de son existence, elle ressentit avec une impatience toujours croissante, le besoin de la société, et celui de ces dissipations qu'elle croyoit être faites pour elle, comme si elle eût toujours été dans son printemps. Depuis longtemps elle négligeoit les talens que

jadis elle avoit possédés, et qui n'avoient pas moins contribué que sa beauté à lui gagner le cœur de son mari. Le moyen, disoit-elle, de cultiver des fleurs dans un désert! Son bon naturel et ses inclinations honnêtes suffisoient en général pour la préserver de tout écart, parce qu'elle n'étoit pas livrée à la tentation; sans cela, aussi peu maîtresse d'elle-même qu'elle l'étoit, elle eût couru grand risque d'errer, tout en détestant le vice. Accoutumée par Mourtray à être traitée comme un enfant gâté, il lui arrivoit quelquefois, pour des bagatelles, de mettre sa patience à l'épreuve; mais, moitié par habitude, moitié par bonté d'âme, il n'en ressentoit qu'une impression légère et fugitive.

Cependant chaque année ajoutoit au mécontentement de mistriss Mourtray, pat la diminution qu'apportoit à ses

ressources l'accroissement successif de sa famille. Bien différente de son époux, elle ne s'occupoit en cela que du présent, tandis que celui-ci dirigeoit toutes ses pensées et toutes ses inquiétudes vers l'avenir. Mais le plus grand nombre de leurs enfans mourut en bas-âge ; deux seulement, un fils et une fille, atteignirent l'âge mûr. L'éducation du premier ne pouvoit manquer d'entraîner des dépenses onéreuses ; mais Mourtray qui lui-même en avait reçu une excellente, considéroit avec raison cet avantage comme l'un des plus précieux, et il retrancha dans ses dépenses quelques superfluités, il se restreignit même sur le nécessaire, afin de placer d'abord son fils Henry au collège de Winchester, et ensuite de l'entretenir décemment à Oxford.

Henry étoit un jeune homme très-vif, et quoiqu'il ne méconnut pas ab-

solument les sacrifices que son père faisoit pour lui, l'aversion que lui inspiroit l'étude, étoit trop décidée pour qu'il put faire des progrès. Peut-être sa mère avoit contribué en partie à cette indolence ; il avoit toujours été son favori ; à la maison elle ne souffroit jamais qu'on le contrariât, à moins que lui-même ne fût en opposition avec elle ; souvent elle faisoit entendre qu'elle ne concevoit pas pourquoi l'on s'obstinoit à le diriger vers une profession quelconque, tandis qu'il étoit destiné à être un jour propriétaire de Downton. Ce langage étoit plus qu'indiscret ; Henry, cependant eut assez de bon sens pour reconnoître la nécessité de se créer des ressources, et il promit d'étudier les lois.

Mourtray se chargea lui-même de l'éducation de sa fille, et cette entreprise n'étoit pas au-dessus de ses forces ;

car pendant tout le temps qu'il avoit passé à l'armée, au lieu de se jeter, comme la plupart de ses camarades, dans la dissipation et dans le libertinage, il avoit employé tout son loisir à la littérature et à la musique; il étoit devenu très-fort sur plusieurs instrumens, avoit beaucoup lu, écrivoit avec correction et élégance, et, comme il étoit doué d'une excellente mémoire, il fit bientôt d'Emma une écolière accomplie. Elle avoit des dispositions si heureuses, que son père, en dirigeant son éducation, continua bientôt par goût la tâche que, dans le principe, il s'étoit imposée par devoir. Les avantages qu'elle acquéroit ainsi étoient très-différens de ceux que procure la méthode frivole et superficielle des éducations à la mode. Le premier soin de Mourtray fut de graver dans son jeune cœur de claires et solides notions de la

religion et de la morale ; et le second, d'orner son esprit par un dépôt choisi de connoissances utiles et agréables. Quelque passionné qu'il fut pour la musique, il ne souffroit pas qu'elle y consacrât assez de temps pour négliger des objets d'une plus haute importance ; quoiqu'il en soit, les dispositions qu'elle avoit, son application, et les leçons paternelles firent d'elle une virtuose passable.

Le hasard vint servir merveilleusement le désir qu'elle avoit d'étendre ses connoissances, particulièrement dans les langues. Un prêtre français, émigré, vint chercher un asile dans une petite ville, à deux milles seulement de Downton ; il étoit homme de lettres ; parloit et écrivoit sa langue avec la plus grande pureté, et en connoissoit toutes les finesses ; il étoit instruit pareillement en histoire, en géographie,

en histoire naturelle, et dessinoit très-bien.

Le déplorable état d'indigence auquel il étoit réduit, le forçoit à chercher des moyens de subsistance, en donnant des leçons de français; mais dans le lieu misérable de sa retraite, si peu de personnes avoient les moyens ou la volonté de payer la foible rétribution qu'il exigeoit, que le pauvre homme seroit probablement mort de faim, si Mourtray ne l'avoit engagé à donner des leçons à sa fille, et M. du Masson fut trop heureux de faire l'acquisition d'une jeune écolière si intelligente et si aimable.

Dans les premiers temps il se rendoit tous les jours à Downton; son salaire à la vérité n'étoit pas considérable, mais on l'invitoit fréquemment à dîner, et jamais invitation ne pouvoit venir plus à propos; ensuite, lorsqu'il devint

plus familier dans la maison, on le retint quelquefois à passer la nuit, quelquefois même on le garda plusieurs jours de suite lorsque le temps était mauvais; on imagine aisément que le maître et l'écolière s'en trouvoient bien.

La danse étoit le seul talent agréable qu'aucun des deux précepteurs d'Emma ne fut en état de lui donner, et probablement elle ne l'eut acquis que fort tard sans une circonstance dont on va parler.

A trois milles de Downton étoit situé un château magnifique, appelé Wilmington-Park, appartenant à un gentilhomme qui vint rendre visite à Mourtray, lorsque celui-ci s'établit à Downton; depuis ce temps il s'étoit fait entr'eux un échange annuel de visites, toujours avec la plus grande cérémonie, et sans que souvent ils se rencontrassent. La communication étoit

moins intime encore entre les deux dames, car milady Wilmington s'étoit fait une règle de ne jamais rendre visite aux *personnes de la province*, quoiqu'elle les reçut à sa table à des jours fixes; mais, parmi les convives, le nombre des hommes excédoit toujours de beaucoup celui des femmes.

Que mistriss Mourtray ait été tentée d'aller grossir la cour de Wilmington, c'est ce qu'on ignore; mais son mari tranchoit toute difficulté, en protestant qu'elle n'iroit point.

Il arriva que la chapelle de Wilmington eut besoin d'être entièrement réparée; ce qui obligea la comtesse de daigner se rendre à sa paroisse qui étoit aussi celle de Downton-Hall, et où elle vit, pour la première fois, mistriss Mourtray, avec la petite Emma, âgée alors de dix ans; les grâces et la figure de l'enfant la frappèrent; car elle avoit la

plus grande prédilection pour la beauté, et elle ne put s'empêcher de s'arrêter devant le banc de Mourtray, ainsi que ses deux filles dont la plus jeune saisissant la main d'Emma, protesta qu'elle ne s'en retourneroit pas sans elle. Mourtray lui dit en souriant que c'étoit impossible ; et pourquoi, s'écria lady Wilmington, qui ne pouvoit commander à son ravissement, pourquoi impossible ? Alors réfléchissant qu'elle n'avoit fait nulle attention à mistriss Mourtray, et que toutes ses politesses s'étoient adressées au mari, elle ajouta, en se tournant vers elle avec un sourire gracieux, quoiqu'elle ne lui adressât pas directement la parole : peut-être mistriss Mourtray aura la bonté de condescendre au désir de ma fille, et de me confier son aimable enfant ?

Mistriss Mourtray étoit prête à donner son consentement ; mais son mari

se rendit plus difficile ; il fit plusieurs objections ; lady Wilmington, piquée, vouloit ne pas insister ; mais lady Isabella, sa fille, réitéra si vivement ses instances, anxquelles Emma joignit timidement les siennes, que Mourtray se rendit enfin ; il fut convenu, comme les jours alors étoient courts, qu'Emma passeroit la nuit à Wilmington, et que ses jeunes hôtesses la ramèneroient chez elle, en voiture, le lendemain matin.

Cette visite fut un événement très-agréable pour Emma ; elle fut suivie de plusieurs autres, auxquelles Mourtray n'objecta plus rien ; lady Wilmington, aussitôt après la première, s'étoit rendue, dans sa calèche, à Downton, où elle étoit restée au moins dix minutes.

Mistriss Mourtray se hâta de lui rendre sa visite, et bientôt elle eut la satisfaction d'être invitée au plus prochain

dîner

dîner public, où son mari l'accompagna, non sans répugnance.

Les relations entre les parens en demeurèrent là; mais les enfans continuèrent de se voir beaucoup; et la comtesse ayant engagé un excellent maître de danse à séjourner quelque temps chez elle, proposa, pour donner de l'émulation à ses filles, qu'Emma partageât cet exercice; ce qui fut agréé par M. et mistriss Mourtray. Le premier cependant étoit fâché d'une circonstance qui éloignoit pour long-temps sa fille de ses yeux; il n'approuvoit pas qu'elle passât souvent huit ou quinze jours avec des personnes d'un ton si différent de celui auquel sa fortune l'appeloit.

Mistriss Mourtray fut d'abord blessée du peu d'attentions qu'avoit pour elle la famille de Wilmington; insensiblement elle s'accoutuma à des procédés qui furent les mêmes pendant plusieurs

années. La nouvelle de l'arrivée de ses voisins dans la province, ne manquoit jamais de la mettre en grand mouvement; la semaine suivante, le vieux cheval aveugle la traînoit régulièrement à Wilmington, où, à cause de sa fille, on lui faisoit la grâce de l'admettre ; mais l'accueil des dames étoit si froid et si maussade, qu'elle se trouvoit toujours dégagée d'un grand poids quand la visite étoit faite et rendue.

A la grande satisfaction de Mourtray, elle avoit cessé depuis long-temps de se rendre aux dîners publics, ne voulant pas étaler aux yeux une garde-robe antique. Cependant on lui doit cette justice, qu'elle étoit disposée à endurer plusieurs mortifications personnelles pour l'avantage de sa fille, qui continua d'être la compagne favorite des jeunes ladys Fontelieu, filles du lord Wilmington, jusqu'à ce qu'elle eût at-

teint sa quinzième année, époque à laquelle la famille du lord se rendit en Irlande : trois années s'écoulèrent avant son retour.

Emma fut transporrée de joie à la nouvelle de l'arrivée de ses amies ; mais cette ivresse fut de courte durée ; car elles ne parurent pas du tout disposées à se souvenir de leur ancienne intimité. L'aimable enfant qui les avoit amusées étoit devenu présentement une jeune personne belle et accomplie ; ce qu'elles ne surent cependant que par la renommée ; car quoiqu'elles fussent depuis plusieurs semaines dans la province, elles avoient toujours trouvé divers prétextes pour ne faire à Emma, et ne recevoir d'elle aucune visite.

Une petite esquisse de la famille de Wilmington, pourra jeter du jour sur les motifs d'une telle conduite.

CHAPITRE II.

Le comte de Wilmington étoit, par sa naissance et par sa fortune, un des seigneurs les plus considérables de la province, où il avoit extrêmement à cœur de se ménager la faveur publique, pour être porté au parlement; nulle autre considération n'eût pu le déterminer à passer plusieurs mois chaque année dans un séjour qu'il détestoit.

Il avoit coutume de quitter Londres à la fin d'août; alors suivi d'un train nombreux et entouré de tout l'appareil du rang et de l'opulence, le comte et sa famille se rendoient à Wilmington-Park pour y végéter, comme ils avoient habitude de dire. Le comte durant

quatre mortels mois qu'il sacrifioit à l'ambition, ce mobile premier de son existence, recherchoit la popularité, et étaloit une hospitalité fastueuse dont la progression ou le déclin devenoient sensibles, selon que les élections étoient plus ou moins prochaines.

Mais à travers cette pompe, cette magnificence et cette profusion intéressée, il ne manquoit jamais de percer quelques petites lésineries, et la cordialité, ce premier assaisonnement des mets, manquoit toujours à ses festins. Personne ne reconnut jamais en lui une libéralité franche, et lorsqu'il accordoit une grâce, c'étoit évidemment à son intérêt personnel qu'il la rapportoit. Un jour vous l'eussiez vu régaler toute une communauté d'habibitans avec des pâtés et du vin de Bourgogne, et un autre jour suivre de l'œil à sa table mesquine le décroisse-

ment graduel d'une bouteille solitaire. Aujourd'hui il affectoit d'accueillir avec la plus profonde sensibilité les plaintes du pauvre contre l'opulent; et demain il grondoit secrètement son cuisinier pour avoir donné à des malheureux quelques restes des mets de la veille. Ainsi sa parcimonie contrarioit ses vues ambitieuses, et rarement il réussissoit à lier sincèrement à ses intérêts ceux qu'il cherchoit à gagner.

Il n'étoit pas plus heureux dans ses efforts pour paroître gracieux et affable; car quoiqu'il poussât au plus haut degré de perfection le talent de sourire à ceux qu'il détestoit, et qu'il eût pris l'habitude de donner à ses lèvres une contraction qui cherchoit à exprimer la bienveillance, sa hauteur naturelle se laissoit toujours plus ou moins apercevoir en dépit de ses efforts pour la cacher. Il évitoit avec soin de fixer

ceux auxquels il adressoit la parole, de peur que ses regards sombres et durs ne trahissent ses pensées qui souvent étoient précisément l'opposé de ses discours affectueux. Cependant rien n'étoit plus ridicule que les phrases bannales dont il se servoit indifféremment pour arriver à son but; car elles exprimoient non-seulement la plus haute considération pour les autres, mais encore la plus modeste opinion de lui-même.

A la ville, tout le temps qu'il ne consacroit pas à la politique, il l'employoit dans de basses et obscures intrigues. Mais à la campagne, il ne se permettoit pas ces écarts, par la difficulté de jeter un voile sur les actions d'un aussi grand personnage; beaucoup de choses qui à Londres étoient sans conséquence et même de mode, pouvoient dans la province porter atteinte

à sa popularité. C'étoit là un des motifs qui lui faisoient haïr le séjour de Wilmington ; un autre qui n'avoit pas un moindre poids à ses yeux, étoit l'énorme dépense qu'il étoit obligé d'y faire quelque peu de temps qu'il y demeurât.

Lady Wilmington, encore plus haute que son mari, mais qui du moins avoit un caractère un peu plus ouvert, n'affecta jamais les dehors de l'humilité. C'étoit, sous tous les rapports, une femme *du plus grand ton*, et il ne pouvoit lui être imposé de tâche plus pénible que de faire les honneurs des repas qu'elle étoit obligée de donner aux personnes du voisinage, qui la considéroient comme une espèce d'être aussi distinct d'elle et de sa famille, que des chats, des chiens et des singes. Assise au haut bout de sa table avec un air de nonchalance et de langueur,

elle prétextoit une indisposition pour s'épargner l'ennui de parler à ses hôtes dont elle se donnoit rarement la peine de retenir les noms ; ou s'il étoit de nécessité absolue qu'elle leur adressât la parole, elle avoit un talent inimaginable pour confondre une personne avec une autre, et aussi souvent que cette méprise lui arrivoit ; son excuse étoit de dire : *Eh bien ! monsieur tel, ou madame telle, n'est-ce pas la même chose ?* S'il lui passoit par la tête quelqu'idée qu'elle ne voulût pas différer de communiquer à sa famille, elle établissoit entr'elle et les siens une sorte de jargon inintelligible pour le reste de la compagnie : elle abandonnoit ses convives à ses filles, en permettant à celles-ci de les mistifier ; mais elle ne se mêloit jamais dans aucune de leurs plaisanteries : elle eût cru déroger à sa dignité.

B.

Toute fantasque et toute désagréable qu'elle avoit pris à tâche de se rendre, elle n'avoit pas absolument un mauvais naturel, et dans un accès de bonne humeur, elle auroit volontiers rendu service aux personnes même qu'elle traitoit ainsi. Elle joignoit à un esprit vif un degré de jugement qui sembloit incompatible avec un orgueil si démesuré, et lorqu'elle le vouloit, (ce qui lui arrivoit souvent quand elle se trouvoit dans son élément, c'est-à-dire dans le grand monde,) elle étoit extrêmement aimable ; on y rendoit universellement justice à ses principes de rigide vertu, d'honneur et d'intégrité. Elle détestoit la bassesse de son époux, et ne manquoit pas d'y opposer, toutes les fois qu'elle le pouvoit, une conduite contraire ; mais l'avarice du comte déconcertoit souvent ses moyens. S'ils avoient été plus étendus, elle eut été

probablement généreuse, car la munificence étoit, selon elle, un des attributs d'une naissance illustre.

Il subsistoit entr'elle et son époux la plus parfaite indifférence, que sa sincérité ne lui permettoit pas même de déguiser ; cependant, comme il étoit le chef de la famille, elle s'étoit fait un plan invariable de vivre avec lui sur un ton décent, par égard pour ses enfans, et pour maintenir la dignité de son propre caractère.

D'un autre côté, le comte qui excelloit dans l'art de la dissimulation, se montroit en public un mari aussi attentif et aussi complaisant qu'il l'étoit peu dans le particulier ; quoique les principes sévères de sa femme fussent pour lui en tout temps un épouvantail secret et qu'il apportât la plus soigneuse attention à soustraire à sa connoissance des actions qu'il savoit

très-bien devoir lui attirer son animadversion.

Lord et lady Wilmington avoient un fils et deux filles. Lord Fontelieu, leur fils, quoique dans sa vingt-troisième année, étoit peu connu dans le monde, ayant reçu son éducation en pays étrangers, et n'ayant pas fini le cours de ses voyages ; mais ceux qui l'avoient vu dans son enfance, en concevoient une idée avantageuse.

Les filles, lady Élisabeth et lady Isabella Fontelieu, étoient beaucoup plus connues ; toutes les deux passoient dans leur famille pour des beautés du premier ordre. L'aînée, qui touchoit à ses vingt ans, avoit été déjà depuis plusieurs années, introduite dans le monde. Ses prétentions à la beauté étoient fondées sur une longue, étroite et maigre figure, dénuée de grâce et d'élégance : deux grands yeux d'un

bleu luisant, une peau d'un blanc mat, et des cheveux d'une couleur presque aussi fade, complétoient l'assemblage de ses charmes. Cependant quand elle étoit parée à son avantage, et qu'elle avoit du rouge, elle faisoit de loin quelque effet.

Quant à son caractère, c'étoient tous les défauts de sa mère renforcés, mais avec beaucoup moins de jugement et sans aucune de ses bonnes et agréables qualités. Grave et réservée, elle dérogeoit rarement, même en famille, à la dignité de ses manières. Quoiqu'elle aimât peu sa mère, elle la prenoit aveuglément pour modèle de sa conduite, parce qu'elle savoit que lady Wilmington étoit admirée de beaucoup de personnes. Mais elle ne possédoit pas le talent de l'imitation, et quand elle s'étudioit à copier la comtesse, elle ne réussissoit pas mieux à

saisir les airs de grandeur, que les manières agréables. Elle n'étoit donc en faveur ni à la ville, ni à la campagne; ni auprès des jeunes, ni auprès des vieux. Son père seul l'aimoit, parce qu'il s'imaginoit qu'elle avoit de la ressemblance avec lui, et parce qu'il démêloit sous l'apparente réserve de sa fille, une portion de sa propre subtilité qu'il décoroit du nom de prudence. La foible part qu'avoit lady Élisabeth dans l'affection de lady Wilmington, elle la devoit au noble sang qui couloit dans ses veines, et qui portoit la mère à respecter ses enfans comme étant d'un degré plus noble qu'elle-même. La jeune personne et ses parens étoient étonnés qu'elle n'eût encore reçu aucune proposition de mariage.

Lady Isabella, de deux ans plus jeune que sa sœur, fit son début dans le monde avec beaucoup plus de succès.

On l'accusoit à la vérité d'être trop légère et trop inconséquente, mais elle montroit un naturel bon et obligeant. On étoit loin de se douter que sous cette apparence d'étourderie, elle cachoit beaucoup de finesse, et quoique souvent elle offensât par quelques airs insolens et par l'impertinence de ses manières, on étoit disposé à l'indulgence pour une très-jolie personne d'un rang élevé, gâtée par la flatterie, et d'une pétulance à laquelle on supposoit qu'elle n'étoit pas toujours maîtresse de commander. On se sentoit donc entraîné par une disposition toute particulière, à lui pardonner ses torts, tant sa personne avoit l'art de séduire et de captiver. Plusieurs hommes furent épris d'elle, mais deux seulement s'aventurèrent à la demander en mariage; leur proposition la fit rire dans le fond de son

cœur, cependant son refus n'eut rien de désobligeant.

Dans une maison dont le ton habituel étoit une réserve hautaine, il est aisé d'imaginer que sa vive affabilité, ses manières engageantes et son sourire enchanteur lui avoient fait de nombreux partisans ; elle seule faisoit briller un rayon de gaîté à travers les brouillards nébuleux qui couvroient le reste de la famille, et les campagnards du voisinage ne se doutoient pas, dans leur simplicité, que tandis qu'elle les combloit de politesses, et écoutoit avec l'air du plus vif intérêt leurs longues histoires et leurs insipides détails domestiques, il lui arrivoit intérieurement, suivant l'expression de la province, de se *gausser* d'eux.

Il falloit l'examiner bien attentivement pour s'apercevoir qu'elle n'avoit aucun trait régulier, parce que sa

physionomie étoit extrêmement agréable, pleine de feu et en général de gaîté; le rire lui séioit d'autant mieux, qu'elle laissoit voir de fort belles dents; Un teint charmant, de beaux cheveux, une figure mignonne et distinguée, faisoient d'elle un objet d'admiration.

Elle étoit la favorite de sa mère qui cependant avoit trop de pénétration pour ne pas reconnoître en elle un penchant décidé pour la coquetterie; elle savoit aussi qu'elle souffroit impatiement toute contrainte; mais elle voyoit ses défauts avec beaucoup d'indulgence, parce qu'elle admiroit sa personne et que son humeur lui plaisoit.

Lord Wilmington ne la jugeoit pas de même; accoutumé à fréquenter des femmes de mauvaise compagnie, il pensoit mal du sexe en général, et le caractère de lady Isabella lui inspiroit de telles défiances, qu'il insista pour

lui donner une gouvernante, attendu que la mauvaise santé (réelle ou prétendue) de sa mère, ne lui permettoit pas d'être toujours avec ses filles. La gouvernante fut une française vivement recommandée pour la rigidité de ses principes. Elle n'avoit pas de grands talens, et le comte ne l'en aimoit que mieux, parce qu'il la supposoit moins portée à l'intrigue ; et comme il jugeoit d'elle par lui-même, il tâchoit de se rendre certain de sa fidélité par de magnifiques promesses d'une libéralité future. Ce qui peut sembler étrange, c'est que l'adresse et la curiosité de lady Isabella lui inspiroient souvent des allarmes ; car il savoit que si, par un hasard malheureux, elle venoit un jour à découvrir quelqu'une des actions qui n'étoient pas de nature à lui faire honneur, elle se feroit un plaisir infini de les révéler.

Durant l'espace de temps assigné

pour la résidence de la famille à Wilmington, ils invitoient rarement leurs amis de Londres à venir les voir, le comte trouvoit toujours quelque prétexte pour s'en dispenser; il savoit qu'une maison de campagne où l'on reçoit des citadins est à la vérité fort agréable, mais exige de grandes dépenses, et c'étoit déjà bien assez de celles qu'il s'imposoit lui-même, pour acheter la faveur de sa province. L'avarice et l'ambition se livroient sans cesse des combats au-dedans de lui, de sorte qu'il arrivoit rarement que l'une de ces deux passions triomphât sans causer à l'autre de violentes angoisses.

Lady Wilmington qui, à la ville, étoit très-répandue dans le monde, n'étoit pas fâchée, pendant quelques mois, de jouir du repos de la campagne: les jeunes ladys à la vérité murmuroient

en secret d'être séparées de leurs connoissances ; mais ce n'étoient pas elles que l'on consultoit.

Lord Wilmington ayant été empêché pendant trois ans, par ses affaires d'Irlande, et par d'autres causes, de faire son voyage annuel dans ses possessions du nord, jugea prudent de dédommager ses voisins de sa longue absence, en les recevant plus fréquemment chez lui. Il avoit alors différentes vues secrettes, et il jugea que rien ne seroit plus propre à les favoriser que de donner quelques bals. D'abord il espéroit que cet amusement chéri des femmes, lui gagneroit les cœurs de toutes les épouses, de toutes les mères et de toutes les filles des environs, et il s'attachoit surtout à elles à cause de la grande influence qu'il leur supposoit sur l'esprit des hommes. En second lieu, il souhaitoit extrêmement de

marier sa fille aînée à un riche baronet, majeur depuis peu, dont les ancêtres avoient toujours été en possession de nommer, pour le bourg voisin, un député au parlement, tandis que la famille de Wilmington nommoit l'autre; mais le comte, durant la minorité de sir William Elliston (c'étoit le nom du jeune baronet), étoit parvenu par ses manœuvres à circonvenir ses tuteurs et à élire les deux membres. Ayant appris non-seulement que sir William étoit blessé de cette usurpation; mais qu'il témoignoit publiquement la résolution de faire valoir ses droits aux prochaines élections, et qu'il avoit déjà commencé de cabaler avec succès, il se flatta, s'il pouvoit l'attirer à ses bals, de réussir, par ses cajoleries, à lui faire abandonner son dessein, et dans le cas où il échoueroit, il ne douta point que s'il lui faisoit épouser lady Elisabeth,

(ayant des vues plus hautes pour sa sœur), il ne dirigeât à sa volonté les dispositions de son gendre.

Il n'eut pas plutôt arrêté le plan de ces fêtes, que sans révéler ses motifs, il se hâta de le communiquer à sa famille qu'il chargea de tous les préparatifs nécessaires, en recommandant bien d'allier, autant qu'il seroit possible, l'éclat le plus fastueux à la plus sévère économie.

Les jeunes ladys Fontelieu ne se possédèrent pas de joie à cette agréable nouvelle, et ce fut alors qu'elles se ressouvinrent d'Emma, qui leur seroit d'un grand secours dans toutes les petites décorations qu'elles vouloient sur-le-champ disposer.

La comtesse qui approuvoit qu'elles s'associassent Emma dans cette tâche, et qui d'ailleurs avoit quelque curiosité de la voir, envoya sa voiture avec un

billet poli à mistriss Mourtray, pour la prier de permettre que sa fille passât quelques jours à Wilmington.

La permission fut donnée, à la grande satisfaction d'Emma, qui n'attribua plus l'indifférence passée de ses amies qu'à l'embarras et au désordre dans lequel elle présumoit qu'elles s'étoient trouvées pendant les premiers momens de leur retour; elle fut confirmée dans cette opinion par l'accueil flatteur qu'elle reçut, particulièrement de lady Isabella, qui sembloit vouloir l'étouffer de caresses.

Lady Wilmington, en voyant Emma, put à peine en croire ses yeux; elle savoit bien qu'elle étoit jolie, mais elle ne s'étoit pas figuré qu'elle dût la trouver une beauté parfaite, et elle ne put s'empêcher de regretter que tant de charmes fussent le partage d'une jeune campagnarde.

Le comte étoit allé à la ville, parce qu'il ne vouloit pas, disoit-il, être détourné de ses importantes occupations par les préparatifs des fêtes, et il ne comptoit revenir que la veille du premier bal.

Les jeunes ladys trouvèrent, ainsi qu'elles se l'étoient imaginé, des secours précieux dans le goût et dans l'adresse d'Emma : elle composa mille jolies devises pour orner la salle du bal et celle du festin ; elle fit servir à ce travail, avec une extrême patience, son aiguille et son pinceau. Les préparatifs de sa toilette lui donnèrent très-peu de distractions : elle n'avoit, à la vérité, que des habits extrêmement simples, mais sa jolie figure embellissoit tout ce qu'elle portoit, et son goût naturel lui avoit appris à arranger artistement ses beaux cheveux autour de sa tête, de la manière la plus agréable, à

l'imitation

l'imitation des bustes antiques et des médailles.

Cependant la comtesse décida que, dans cette circonstance, toutes les jeunes personnes seroient parées uniformément, et sous le prétexte qu'Emma ne pourroit pas se procurer exactement les mêmes choses que ses filles, elle lui présenta un habillement complet qui fut accepté avec des remercîmens, et délivra mistriss Mourtray d'une inquiétude qui l'avoit vivement agitée pendant quelque temps; celle-ci, du reste, fut très-peu satisfaite du peu d'égards de lady Wilmington pour elle; mais elle ne voulut pas pour cela se punir elle-même en refusant l'invitation circulaire qu'elle reçut en même temps que le reste du voisinage, pour se rendre à la fête qui se préparoit.

CHAPITRE III.

Au jour fixé pour le premier bal, la famille de Downton-Hall se rendit à Wilmington; Mourtray lui-même, sur les instances caressantes de sa fille, consentit à être de la partie; mistriss Mourtray se pressa tant, se donna tant d'agitation qu'ils arrivèrent un peu trop tôt, car on étoit encore à table, et l'escalier n'étoit pas même éclairé. Lady Wilmington, ainsi surprise, ne fut rien moins que de bonne humeur; elle salua très-froidement; lady Elisabeth en fit de même, et lady Isabella qui auroit pu raccomoder les choses, étoit allée faire sa toilette. Mourtray auroit voulu déjà être de retour chez lui, blâmant la foiblesse qui l'avoit porté, contre ses

principes, à se mêler dans la société de gens dont l'accueil avoit si peu de cordialité. Mistriss Mourtray trouva des distractions, à contempler, en s'extasiant, les ornemens de fantaisie dont le salon étoit enrichi, et Emma se recueilloit en anticipant, dans son imagination, sur les plaisirs de la soirée.

L'arrivée successive de la compagnie vint rompre la contrainte et la cérémonie qui avoient régné jusqu'alors, et les applaudissemens unanimes qui furent prodigués à la décoration élégante des appartemens, rendirent à lady Wilmington toute sa bonne humeur.

Alors elle daigna non-seulement jeter sur Emma un regard d'approbation, mais se ressouvenir que c'étoient son adresse et son habileté qui avoient contribué, en grande partie, à transformer sa maison en un palais de fées.

Ce ne fut qu'après que les danses fu-

UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY

rent commencées, que lord Wilmington fit son apparition ; au moment où il arriva, ses filles et Emma formoient un *balancé* qui captivoit l'admiration de toute la compagnie. Mêlé dans la foule, il demeura spectateur silencieux ; mais la danse ne fut pas plutôt finie, que prenant à part lady Isabella, il lui demanda quelle avoit été la troisième exécutante. S'il ressentit quelque surprise en voyant le changement que peu d'années avoient fait sur Emma, il n'en laissa rien paroître, mais il se hâta de chercher Mourtray, et de le féliciter dans les termes les plus flatteurs d'avoir une fille si aimable.

Sir William Elliston, le secret objet de la fête, y arriva extrêmement tard : lourd et engourdi, sans grâce et sans vivacité, il étoit incapable d'y ajouter aucun lustre, et de se rendre agréable aux yeux des dames. Lady Elisabeth ne

pouvoit comprendre le motif des politesses affectées que lui faisoit son père, et elle l'évitoit avec un dégoût marqué. Lady Isabella ne fit attention à lui que pour s'en moquer; à l'égard d'Emma, elle avoit le choix d'un si grand nombre de danseurs, qu'elle fut toujours obligée de le refuser.

Il témoignoit plus de penchant pour elle que pour l'une ou l'autre des deux sœurs; mais dès qu'il eut appris qu'elle étoit sans fortune, il cessa très-prudemment de lui rendre des soins.

Lord Wilmington qui épioit avec attention tous ses mouvemens, voyant échouer l'un de ses plans, éprouva une double anxiété pour faire réussir l'autre; dans cette vue, après le souper, où le champagne n'avoit pas été épargné, il s'avisa d'attirer sir William dans une embrasure, et se mit à l'accabler de discours obligeans, lui répétant sans

cesse qu'il ne pourroit jamais regretter assez son respectable ami, le digne père du baronet ; que cependant il s'estimoit heureux de le voir revivre dans un héritier qui promettoit de lui ressembler en tout, et avec lequel il espéroit avoir le plaisir de vivre comme doivent faire deux bons voisins.

Sir William qui avoit écouté avec des yeux plus ouverts que de coutume, voyant enfin que le comte se taisoit, lui dit très-froidement que c'étoit la première fois qu'il entendoit dire qu'il eût existé quelque intimité entre son père et lui. — Oh ! vraiment, nous étions les meilleurs amis du monde ; nous buvions ensemble à toute occasion ; il n'y eut jamais, mon cher monsieur, qu'une seule et même opinion entre nous.

En ce cas, il est très-extraordinaire, observa sèchement le baronet, qu'un si

cher ami de mon père, ait mis son fils dans la nécessité de défendre des droits que lui assure une longue possession.

Je vous convaincrai dans un moment, s'écria lord Wilmington, que tout ce qui a été fait à cet égard, l'a été par les motifs les plus purs et les meilleurs; sur mon honneur, je n'ai agi que pour votre bien; permettez-moi de vous expliquer... — Dans cet instant, les danseurs les séparèrent; sir William, sans attendre l'explication, sortit de la chambre et ne reparut plus.

Lord Wilmington, outré au delà de toute expression d'avoir été désarçonné par un jeune homme dont le regard stupide lui avoit donné lieu de croire qu'il l'ameneroit facilement à ses vues, et vexé au dernier point de s'être jeté dans une si grande dépense avec si peu de profit, ne prit plus aucune part à l'amusement général; il se mit à re-

passer dans son esprit tous les désagrémens et toutes les tracasseries qu'alloient lui causer les futures élections. Il rejeta toutefois une partie de son chagrin sur lady Elisabeth qui, à ce qu'il prétendoit, avoit par ses airs dédaigneux écarté une personne dont elle savoit qu'il désiroit particulièrement de cultiver la connoissance.

Comme, dans le fait, c'étoit la première fois que les intentions du lord sur le baronet, lui étoient directement révélées, elle se défendit avec chaleur, et insinua très-adroitement que probablement celui-ci s'étoit aperçu de quelqu'une des plaisanteries que sa sœur s'étoit permises sur son compte. Ce discours donna une autre direction à la colère du comte ; mais il fut forcé de la calmer, parce que lady Isabella qui couroit de tous côtés, sans rester deux minutes de suite à la même place, ne lui offrit pas

d'occasion d'y donner cours; de sorte qu'en dépit de la mauvaise humeur du lord, le bal se prolongea, d'une manière fort gaie, jusque très-avant dans la nuit.

Emma qui n'avoit jamais rien vu de semblable, avoit été, sans comparaison, la plus heureuse personne de la compagnie, ce fut la seule de toutes les dames que l'on retint à Wilmington, parce qu'elle dansoit avec perfection, et que d'ailleurs elle étoit aux jeunes ladys du du plus grand secours.

Le second bal fut désigné pour le troisième jour après le premier; lord Wilmington réfléchit sagement qu'au moyen de ce que l'intervalle etoit si court, plusieurs des préparatifs du bal précédent pourroient servir pour celui-ci.

Parmi les habitués de Wilmington, se trouvoit un jeune homme, héritier

d'un titre et de propriétés dans le comté, mais qui étant pour le présent sous la dépendance de sa mère, ne jouissoit que d'une très-modique pension. Son nom étoit Sydney, et son extérieur prévenoit si peu en sa faveur que lady Isabella l'avoit surnommé le *masque*. (1) Il avoit cependant quelque chose de distingué qui annonçoit un gentilhomme. Au surplus, après le premier coup d'œil, il étoit impossible de le trouver entièrement laid, parce que la bonté et l'esprit étoient empreints sur sa figure, et comme il dansoit admirablement, lady Isabella elle-même commença aussi à s'accoutumer à lui.

Emma dont le cœur étoit libre, et qui, sans art et sans dessein, n'aspiroit qu'à jouir du moment présent aussi

---

(1) En anglais, *the fright*, *l'épouvantail*.

complètement qu'il étoit possible, aimoit beaucoup à l'avoir pour danseur, et quoiqu'il témoignât la plus grande attention à toutes les jeunes personnes; il paroissoit choisir celle-ci de préférence.

Le second bal fut plus agréable encore que le premier : lord Wilmington ne se lamenta point du tout après qu'il eut reconnu que sir William Elliton n'y paroissoit pas.

Emma retourna ensuite à Downton; mais elle continua, pendant tout l'automne, de fréquenter beaucoup Wilmington-Park; les jeunes ladys Fontelieu, principalement lady Isabella (ou comme on l'appeloit plus communément dans sa famille, lady Bell) trouvoient une infinité de ressources dans l'intimité de cette fille accomplie, sans que la comtesse y fit aucune objection, quoiqu'elle prit grand soin d'imprimer

fortement dans l'esprit d'Emma l'idée de l'extrême condescendance qu'elle manifestoit en la distinguant ainsi de la foule des jeunes demoiselles de la province. Au surplus elle persista toujours à ne pas étendre sa faveur jusqu'à mistriss Mourtray qui, à ce qu'elle disoit, étoit une bonne pâte de femme, mais sans usage.

On conçoit aisément qu'une personne de l'âge et de la vivacité d'Emma, n'avoit pas assez d'expérience pour s'apercevoir combien elle avoit peu sujet d'être flattée de la préférence dont elle étoit l'objet ; cette liaison lui faisoit plaisir, parce qu'elle lui procuroit une foule d'amusemens qu'il lui eût été impossible de trouver dans la maison paternelle.

A la vérité, lady Wilmington et sa fille aînée lui inspiroient plutôt un respect mêlé de crainte, qu'aucun sentiment

d'affection ; mais les démonstrations de tendresse de lady Bell séduisoient son âme ingénue, et elle se croyoit bien sûre de l'amitié d'une personne pour laquelle elle se sentoit autant de penchant que d'admiration. Disposée à payer de la plus tendre reconnoissance les moindres attentions que l'on avoit pour elle, Emma chérissoit lady Bell avec cette ferveur du jeune âge qui cherche ardemment un objet pour y reposer ses affections, et qui n'a pas encore appris, par l'expérience du monde, à se refroidir et à se concentrer. Il arriva donc que subjuguée par tant de séductions puissantes qui l'attiroient à Wilmington, elle contracta insensiblement le goût de la société, et que la monotonie du séjour de Downton lui fit éprouver un ennui qu'elle osoit à peine s'avouer à elle-même.

Depuis qu'elle avoit été admise dans

le grand monde, les petites promenades qu'elle faisoit par occasion avec sa mère dans leur modeste voiture avoient cessé de produire sur elle le même effet qu'auparavant ; autrefois ces parties ne se projetoient et ne s'exécutoient pas sans qu'elle y trouvât beaucoup de plaisir; mais à présent, être cahotée pendant plusieurs milles à travers de froides collines, avec le vent dans les oreilles, et une chevelure en désordre, pour ne rencontrer au bout de cette rude corvée, que des campagnards séquestrés du commerce du monde, et dont l'unique sujet de conversation étoit le détail fatigant de leur ménage, ou la froide répétition de nouvelles surannées, en vérité, il n'y avoit rien de plus insipide.

Depuis le moment donc où la voiture du comte la reconduisoit chez elle, jusqu'à celui où elle revenoit la chercher,

toutes ses pensées étoient à Wilmington; il lui sembloit qu'ailleurs elle ne vivoit pas.

Mistriss Mourtray ne manqua pas d'observer ce qui se passoit dans l'âme de sa fille; mais elle l'excusoit avec indulgence; elle concevoit que puisqu'elle-même qui étoit beaucoup plus âgée, et dont la retraite avoit, dans le principe, été volontaire, trouvoit si souvent son habitation ennuyeuse, elle devoit l'être bien davantage pour une jeune personne dans la fleur de ses dix-huit ans.

Mourtray quoique désireux que son Emma joignît aux vertus essentielles la grâce et la politesse des manières, n'approuvoit pas tout-à-fait qu'elle fréquentât si souvent des personnes de l'intimité desquelles elle ne pouvoit rapporter que des idées de dissipation et d'extravagance, avec une foule de

désirs impossibles à satisfaire ; mais quand il considéroit que le séjour du comte à la campagne n'excédoit jamais quelques mois, et qu'après son départ Emma reprendroit son ancien genre de vie, il doutoit si ce ne seroit pas une cruauté impardonnable que de s'opposer à des visites qui sembloient la rendre si heureuse, et qui entraînoient si peu de dépenses, car les dames de Wilmington dédaignoient de se mettre en frais pour leur toilette, et la simplicité dans la parure étoit le ton de leur maison.

La naissance et les futurs avantages de Sydney le rendoient recommandable à milord et à milady Wilmington ; ils le pressoient de renouveler ses visites aussi souvent qu'il voudroit, et il mettoit un vif empressement à profiter de cette invitation, dans l'espérance de rencontrer Emma, dont la beauté, la

modestie et les talens avoient fait sur lui une impression ineffaçable. Les jeunes ladys Fontelieu ne lui inspiroient d'autre sentiment qu'un profond respect.

Cependant lady Elisabeth, au grand étonnement de tous ceux qui la connoissoient, descendit de ce haut faîte d'orgueil sur lequel elle s'étoit guindée, et se montra envers lui polie et obligeante. Sa gravité, sa réserve se changeoient à son approche en franchise et en gaîté; elle daignoit causer librement et même rire avec lui. Le calme de la campagne lui avoit donné le loisir de faire des réflexions : elle étoit forcée de s'avouer quelquefois à elle-même qu'elle n'avoit pas vu jusqu'alors à ses pieds, comme elle s'y étoit attendue, tous les hommes du grand ton. La naissance de Sydney n'étoit pas très-inférieure à la sienne; l'héritage de sa mère devoit

augmenter encore sa fortune ; ce n'étoit donc pas un parti à dédaigner ; d'ailleurs si elle faisoit tant que de condescendre à livrer sa jolie personne à un homme aussi laid, elle étoit sûre de se l'attacher par les liens d'une telle reconnoissance, qu'avec la bonté d'âme et la douceur de caractère qu'elle lui connoissoit, elle en feroit le plus soumis et le plus humble des maris.

En conséquence de ce plan, elle cherchoit à le séduire par le détail de ce qu'elle supposoit devoir le flatter le plus, l'importance et l'étendue de ses liaisons, l'immense fortune de son père et l'influence qu'il avoit dans le gouvernement ; influence qu'il feroit valoir avec tant d'avantage en faveur d'une personne qu'il estimoit.

Ces insinuations et d'autres encore plus intelligibles étoient reçues constamment par Sydney avec la plus froide

indifférence, comme s'il lui eût été impossible d'imaginer que lui-même en étoit l'objet; desorte que lady Elisabeth changea entièrement de manières, et reprit sa hauteur accoutumée.

Les variations que lady Bell remarqua dans la conduite de sa sœur envers Sydney, la divertirent beaucoup; quoique après une connoissance plus intime, elle se fut souvent aperçue que *le masque*, quand il n'étoit pas dans son humeur sentencieuse, étoit fort agréable. Sa vive pénétration lui fit bientôt découvrir qu'il avoit secrètement pour Emma, une préférence décidée; ce qui lui donnoit une terrible prévention contre le bon goût de Sydney. A la vérité s'il eut affecté de lui rendre à elle-même les plus légers soins, c'eût été, de la part d'un homme de cette figure, une présomption monstrueuse qui lui auroit imprimé un ridicule indélébile; mais

dans la disette où elle étoit de tout autre passe-temps, elle auroit pu s'en amuser. A la fin, elle se mit dans l'esprit qu'il seroit très-divertissant pour elle de tourner la tête à ce pauvre jeune homme, et d'effaçer, en se jouant, l'impression légère qu'Emma pouvoit avoir faite sur son cœur; mais elle avoit trop de confiance dans ses charmes pour appeller à leur secours les auxiliaires que sa sœur avoit employés. Chaque jour elle essayoit de fixer son attention en étalant quelque beauté jusqu'alors trop peu remarquée; à la promenade, elle laissoit tomber son collier afin qu'il le rattachât; ses beaux cheveux s'embarrassoient dans les buissons, pour qu'il pût les dégager; quelquefois, sans son secours, il lui étoit impossible de mettre ses gants. Dans la conversation, elle adoptoit son genre; elle devenoit sentimentale et réprimoit sa vivacité natu-

relle ; bref, dans la seule vue de se procurer un amusement passager, elle épuisoit toutes les ressources de la coquetterie, pour subjuger le cœur d'un homme qui lui étoit parfaitement indifférent.

Cette conduite qui auroit pu réussir avec quelques hommes, n'inspira que du dégoût à Sydney : à la vérité le respect et la politesse l'obligeoint de dissimuler, mais comme il étoit essentiellement franc et sincère, il ne composoit pas toujours son maintien de manière à déguiser ce qui se passoit en lui.

Dès que lady Bell eut reconnu qu'elle ne pouvoit pas toucher le cœur *du masque*, elle s'ennuya bientôt de son rôle ; mais moins piquée que sa sœur, parce que ses vues n'avoient jamais été sérieuses, elle continua de le traiter avec une familiarité gaie.

Emma, jeune et sans expérience,

avoit compris peu de chose aux manœuvres de ses bonnes amies, quoiqu'elle eut quelquefois pensé que lady Bell avoit avec Sydney des manières trop libres ; mais elle ne les attribuoit qu'à l'étourderie, le seul défaut qu'elle lui reconnût.

Quant aux sentimens de Sydney pour elle-même, elle ne faisoit que les soupçonner vaguement ; cela ne l'occupoit pas beaucoup : elle l'aimoit comme une connoissance agréable, comme un homme d'esprit dont elle estimoit les bonnes qualités ; mais elle lui donnoit rarement une place dans ses pensées.

Heureux d'être sous le même toit qu'Emma, Sydney ne voyoit et n'écoutoit qu'elle avec intérêt : trop plein de l'idée qu'il n'avoit rien dans sa personne qui pût inspirer de l'amour, il n'avoit aucun désir de lui déclarer ses sentimens, imaginant bien qu'il étoit plus

que probable qu'elle n'y répondroit pas. Cependant, quoiqu'il osât à peine s'abandonner à l'espérance de toucher jamais son cœur, il ne voulut faire aucun effort pour surmonter une passion dont les commencemens le rendoient si heureux, et il se persuada que s'il pouvoit parvenir à faire concevoir fermement à Emma une bonne opinion de lui, il n'étoit pas impossible que, douée comme elle étoit d'un jugement exquis, elle se familiarisât avec sa laideur et consentît un jour à accepter sa main, lorsqu'il se trouveroit dans une situation qui l'enhardît à la lui offrir.

Le peu de fortune d'Emma lui faisoit un plaisir infini; il y voyoit une occasion de prouver combien son amour étoit désintéressé; et la vie retirée qu'elle menoit à la campagne le charmoit, non-seulement parce qu'il rencontreroit moins de rivaux, mais parce qu'Emma

garderoit mieux cette pureté de mœurs et cette naïveté de caractère qui la lui faisoient chérir encore plus que sa beauté.

Une seule pensée troubloit son bonheur présent, c'étoit de savoir par quel moyen il se ménageroit un accès chez elle après le départ de la famille de Wilmington. La maison qu'il habitoit, quoique située dans le même comté, étoit à une grande distance de Downton, où il n'avoit jamais fait de visite, et n'avoit pas été encouragé à en faire, d'après le plan de vie que Mourtray avoit adopté : à moins donc que, contre ses désirs, il ne déclarât prématurément ses vues, il ne voyoit pas quel prétexte il auroit de s'introduire chez le père d'Emma.

Il vivoit seul dans une métairie appartenant à sa mère, lady Clannarmon, et où il y avoit fort peu de logement disposé pour lui : il n'avoit pas, en femmes, d'autre

d'autre parent que sa mère, qui demeuroit à Florence ; mais eût-elle été en Angleterre, il se seroit bien gardé, pour des raisons qu'il connoissoit, de l'employer dans cette occasion.

CHAPITRE IV.

Le temps fixé pour le départ de la famille de Wilmington approchoit. Emma fut leur faire sa visite d'adieux, et éprouva un chagrin sincère du vide immense que leur absence alloit lui laisser, tandis que les jeunes ladys Fontelieu, bien éloignées de partager ses regrets, faisoient sans cesse l'énumération des plaisirs qui les attendoient dans le capitale.

Les lieux publics, les modes étoient le seul sujet de leur conversation, et leur imagination n'étoit occupée qu'à combiner gravement les préparatifs de la brillante toilette qu'elles auroient à la prochaine fête de la cour.

Emma écoutoit avec des soupirs à

demi-étouffés, des détails si étrangers à ses vues et à ses espérances ; pendant tout ce temps, et par un contraste douloureux, sa pensée lui retraçoit les scènes et les occupations bien différentes qui lui étoient réservées, pendant l'hiver solitaire qu'elle alloit passer à Downton.

Lady Élisabeth, soupçonnant ce qui l'agitoit, s'appesantit malicieusement sur ce sujet avec une délectation qui ne lui étoit pas ordinaire : elle étoit extrêmement piquée de ce que Sydney, dans un petit bal *impromptu* qui avoit eu lieu la veille de son départ de Wilmington, n'avoit pas dansé une seule contredanse avec elle, tandis qu'il avoit trouvé le moyen d'en danser trois avec Emma. Ainsi, pour se venger de celle qui lui avoit causé cette cruelle mortification, elle résolut de lui faire éprouver, par ses pompeuses

descriptions de fête, le supplice douloureux de Tantale ; dans quelques-unes, à ce qu'elle insinuoit, elle avoit recueilli des hommages universels ; car à la ville, on savoit distinguer les personnes ; elle ajoutoit que sa mise ne manquoit jamais de donner le ton à toutes les jeunes merveilleuses.

Lady Bell, peu disposée à demeurer d'accord de cette supériorité que sa sœur s'arrogeoit ainsi, partit d'un violent éclat de rire dont son aînée conçut un tel dépit, que, pour éluder une preuve embarassante à fournir, elle changea brusquement de sujet, et affectant des égards pour Emma, elle dit qu'il étoit cruel de parler ainsi en sa présence de choses qui ne pouvoient avoir rien d'agréable pour elle.

Lady Bell la félicita de ce changement soudain de disposition, et de la

délicatesse qu'elle mettoit à ménager la susceptibilité d'autrui.

Lady Elisabeth, sans daigner lui répondre, se tournant vers Emma, lui dit : Vous avez pu remarquer souvent, miss Mourtray, le penchant de ma sœur pour l'ironie qu'elle croit être de l'esprit, et quoique ce travers n'ait pris naissance que l'hiver dernier, comme elle ne laisse échapper aucune occasion de s'y abandonner, elle a trouvé moyen, avant que l'hiver fut fini, de dire des impertinences à la moitié des personnes que nous voyons.

Non pas cela, répliqua lady Bell ; ma maxime est de rire quand je le puis, d'être sérieuse quand il le faut ; et l'on est bien moins offensé de plaisanteries auxquelles on peut répondre si elles sont bonnes, et qui, si elles ne valent rien, sont inintelligibles, que d'une gravité empesée qui a l'air de

regarder dédaigneusement tout le monde par dessus l'épaule.

— A merveille, mademoiselle, et comme je n'ai pas envie de descendre jusqu'à entrer en lice avec vous, je vous laisse le champ libre ; vous pourrez tout à votre aise faire briller votre esprit. En disant ces mots, lady Élisabeth se leva majestueusement et sortit.

Lady Bell, accoutumée à ces disputes de sœur, s'écria en lui voyant fermer la porte : que j'ai de plaisir à mettre ma grave sœur en colère ! pauvre fille ! elle ne plut pas du tout, je vous assure ; les hommes disent qu'elle est roide comme une pincette ; et les femmes sont épouvantées de son orgueil et de sa pruderie.

Paix ! chère lady Bell, s'écria Emma ; songez que vous parlez de votre sœur ; pourquoi prendriez-vous plaisir à la mortifier ?

— Parce que son orgueil est insupportable; d'ailleurs ne me demandez point de motifs; je ne suis jamais déterminée que par l'impulsion du moment.

Ce guide peut vous égarer quelquefois, dit Emma, en secouant la tête.

— Trève de réflexions! cependant, ma pauvre petite Emma, je ne puis m'empêcher d'en faire une; oui, je vous plains véritablement de ce qu'un sort cruel ne vous permet pas de venir à la ville avec nous; mon cœur saigne de penser que tandis que je courrai des opéras aux bals, et des concerts aux assemblées, vous serez tristement assise au coin du feu avec papa et maman, et qu'à peine verrez-vous une figure humaine, excepté l'ennuyeux ministre de la paroisse.

— Je ne serai point assise alors au

coin de feu; car d'après le calcul de l'emploi de vos heures, je serai dans mon premier sommeil long-temps avant que vos amusemens ne commencent.

— Bon dieu! quelle pitié! je mourrois si je me mettois au lit avant d'être excédée de plaisir.

Alors comme Emma étoit sur le point de s'en retourner chez elle, lady Bell lui renouvela les assurances d'une affection inaltérable, et lui promit qu'à son retour elle l'amuseroit par le récit exact de tout ce qu'elle auroit fait à Londres; car je ne vous écrirai point, lui dit-elle, maman ne me le permettroit pas; elle n'aime pas, à ce qu'elle dit, que de jeunes personnes correspondent ensemble.

Emma entendit à peine ces derniers mots, elle avoit le cœur trop serré en se séparant de lady Bell sur laquelle

elle comptoit, comme sur une amie sincère. Les adieux qu'elle reçut du reste de la famille furent courts et polis; elle tâcha de prendre un air composé; mais quand elle entendit la chaise qui la reconduisoit chez elle, franchir pour la dernière fois les grandes portes du château, elle éprouva un abattement que tous ses efforts ne purent surmonter.

Ce matin-là un épais brouillard enveloppoit Downton; on ne distinguoit rien dans le paysage, excepté les cimes des hauts et lugubres sapins; la maison, appuyée sur le penchant d'une colline, présentoit, lorsqu'on étoit assez près pour la distinguer, l'aspect de la tristesse et de l'abandon : plusieurs des fenêtres étoient fermées; on voyoit un peu de fumée sortir d'une ou deux cheminées seulement. Emma venoit de quitter une salle

échauffée par un grand feu, et où circuloient une multitude de laquais forts et bien vêtus; au lieu de cela, elle entroit dans un lieu froid et humide qui ressembloit plutôt à un garde-meuble qu'à une salle, et où elle ne vit pas une âme, excepté le petit domestique Peter, couvert d'une mauvaise souquenille, avec des cheveux droits et gras et un tablier de cuir lié devant lui, qui, occupé à nettoyer sa batterie de cuisine, quitta ce qu'il faisoit pour courir à la porte.

Monsieur est sorti, mademoiselle, s'écria Peter d'une voix rauque et grossière, mais madame est au logis, et elle aura une terrible joie de vous revoir.

Mistriss Mourtray, après l'avoir tendrement embrassée, lui montra son occupation qui consistoit à tailler du linge, avec l'aide de sa femme de

chambre ; il y en avoit un énorme monceau sur lequel Emma jeta un regard triste ; elle prévoyoit bien que plus d'une longue soirée seroit employée à cette tâche ennuyeuse, et depuis bien du temps elle avoit pris en aversion tout travail d'aiguille un peu considérable.

Enfin la femme de chambre se retira, et mistriss Mourtray considérant sa fille à loisir, fut alarmée de l'altération qu'elle remarqua sur sa figure.

« Bon dieu ! s'écria-t-elle, assurément vous êtes malade ? »

Emma l'assura du contraire ; elle lui dit qu'elle conservoit seulement un peu d'émotion de son départ de Wilmington, où elle avoit été si heureuse, et de ses adieux à des amies dont elle n'oublieroit jamais les bontés.

« Pauvre enfant ! dit mistriss Mourtray ; il est sûr que j'ai du chagrin pour

vous, car vous allez bien vous ennuyer ici. Pour mon compte, je trouve ce lieu-ci tout changé; les hivers précédens ne m'avoient pas paru si désagréables; mais à présent votre père est toujours ou occupé dehors aux détails de son exploitation, ou engagé avec M. du Masson dans une partie d'échecs : quelquefois il y joue toute la matinée. »

« Je suis bien aise, dit Emma, qu'il ait trouvé quelque chose qui l'amuse et qui l'occupe.

— Sans doute; mais cela est fort triste pour moi. Au surplus, à présent que vous voilà ici, tout ira mieux; je croyois que ces grandes dames n'auroient pas voulu se séparer de vous, et qu'elles vous auroient emmenée avec elles. »

Emma, dans le fond de son cœur, souhaitoit à moitié qu'il en eût été ainsi; mais elle réprima bientôt ce désir comme un mouvement d'ingratitude

envers sa mère. Mourtray et le précepteur d'Emma arrivèrent ensemble au moment du dîner. Elle fit un effort pour paroître gaie, car Mourtray qui étoit le plus indulgent et le meilleur des pères, étoit idolâtre de son Emma. Mais après que du Masson et lui eurent causé sur différens sujets, elle retomba dans sa mélancolie, essayant de se persuader à elle-même qu'elle n'étoit chagrine que d'avoir perdu la compagnie de lady Bell; et s'étant trouvée seule un moment avec M. Mourtray, elle ne put s'empêcher de s'exhaler en regrets sur cette séparation; car, vous ne pouvez vous imaginer, papa, continua-t-elle, combien elle est agréable, et quelle est sa tendresse pour moi.

— Que lady Bell soit agréable, je le conçois sans peine, répliqua Mourtray; mais quant à sa tendresse pour vous, cela n'est pas tout-à-fait si clair.

— Bon dieu, papa, pouvez-vous bien dire cela? Si elle ne m'aimoit pas, quelle raison auroit-elle eu de me le dire, et pourquoi auroit-elle été si empressée de m'avoir toujours avec elle à Wilmington?

— Une seule réponse peut servir à vos deux questions : c'est qu'elle avoit besoin de vous.

— Comment cela est-il possible?

— C'est tout simple : la société à Wilmington, excepté quelques jours particuliers, est toujours la même; lady Bell n'a personne de son âge pour l'amuser, car sa sœur est trop grave; votre jeunesse et votre vivacité lui plaisent.

— Ainsi donc, dit Emma un peu mécontente, je n'étois là que pour l'amuser!

— Assurément; car si vous étiez à Londres, elle vous considéreroit comme zéro, parce qu'elle y pourroit trouver

plusieurs personnes qui rempliroient mieux ses vues.

— En vérité, papa, je suis sûre que vous êtes dans l'erreur; lady Bell voudroit que je fusse à Londres lorsqu'elle y est.

— Sans doute, elle vous dit cela; mais les grandes dames ne sont pas toujours sincères, et je soupçonne beaucoup que cette lady Bell ne tiendroit pas grand compte d'Emma Mourtray, à moins que celle-ci ne fût en état de faire une figure égale à la sienne.

— Il y a bien peu d'apparence que cela arrive, dit Emma avec un soupir, ou même que je voie jamais Londres; mais j'avoue que je serois bien mortifiée d'y trouver lady Bell différente de ce que l'ai vue à la campagne; et excusez-moi, papa, de douter que l'on puisse être capricieuse, avec un naturel aussi éminemment bon que le sien.

— Ma chère enfant, quand vous serez plus âgée, dit Mourtray, ces sortes de changemens vous surprendront moins, et vous affecteront à peine; car vous devez vous préparer à en éprouver.

— En ce cas, dit Emma, il est plus chagrinant encore que je ne pensois de vieillir; car vivre dans une défiance universelle, me seroit plus désagréable que les rides et les cheveux gris.

— Une défiance universelle ne peut être le partage que des âmes peu élevées; mais la jeunesse ne devroit pas former de si chauds attachemens, avant d'avoir découvert dans ceux qui en sont l'objet, plus que des qualités agréables et même qu'un bon naturel; car cela seul, vous pouvez m'en croire, Emma, est un fondement peu solide pour l'amitié. »

En ce moment la conversation fut interrompue; Emma, à la prière de

son père, se mit au piano, et reprit bientôt une assiette plus calme.

Les réflexions de Mourtray sur lady Bell, n'avoient pas été, il est vrai, à son avantage; mais, en les faisant, il s'étoit proposé plus que de préserver sa fille d'être dupe des faux semblans de l'amitié; il avoit remarqué, non sans chagrin, combien les premières impressions avoient de force sur le cœur d'Emma; son but principal étoit donc de la prémunir contre le danger de s'y livrer avec trop de facilité; mais une précaution de cette nature ne pouvoit avoir beaucoup d'effet; l'expérience seule est capable de rectifier les erreurs que le défaut de jugement fait commettre à la jeunesse.

Mourtray ne reprit point cet entretien; il avoit, en général, de l'aversion pour tout discours qui ressembloit tant soit peu à une lecture; et ayant rempli son devoir en donnant à sa chère Emma

des avis salutaires, il ne s'en occupa pas davantage, et laissa les choses suivre leur libre cours.

Mistriss Mourtray mit tous ses soins à trouver des amusemens et des occupations pour sa fille. Emma, pour faire plaisir à sa mère, eut l'air d'être contente des uns, et elle se fit un devoir de vaquer aux autres avec son activité accoutumée; mais elle éprouva un plaisir véritable à reprendre, avec son père et M. du Masson, le cours de ses études, quoiqu'elle laissât souvent s'égarer ses pensées sur ses amies de Wilmington, et qu'elle soupirât souvent en secret à l'idée des plaisirs dons elle les supposoit entourées.

Il n'étoit donc pas étonnant que les tristes mois d'un hiver très-rigoureux lui parussent plus insupportables que jamais : aurrefois, comme elle n'étoit pas d'âge à se produire dans le monde,

dont elle ne savoit absolument rien, il ne lui paroissoit pas pénible d'en être séquestrée ; mais à présent, elle réfléchissoit que lady Bell n'étoit son aînée que de quelques mois, et elle sentoit que la fortune bornée de son père étoit le seul obstacle qui l'empêchât de se montrer dans les mêmes cercles brillans que son amie, et d'entendre aussi autour d'elle un murmure d'admiration.

Elle avoit pris à Wilmington, insensiblement et sans se rendre compte tout-à-fait du progrès de cette disposition, des idées d'ambition et de grandeur qui ne seroient jamais entrées dans sa tête, si elle n'eût pas vécu avec des personnes du plus grand ton : à cela se mêloit un peu de vanité, la seule ivraie qui originairement eût germé dans une âme où croissoient mille vertus naturelles ; cette plante venimeuse, quoi-

que Mourtray l'eut écrasée autant qu'il étoit possible, n'avoit été que trop nourrie par une mère aussi foible que tendre, et en dernier lieu, elle s'étoit fortifiée par les complimens que les hommes avoient prodigués à Emma dans les bals où sa beauté surpassoit de beaucoup celle de toutes les autres jeunes personnes.

A la vérité, on ne pouvoit imaginer rien de plus aimable que son air, rien de plus parfait que ses formes : ses traits sans être exactement réguliers, présentoient un ensemble charmant ; ses grands yeux noirs étoient pleins d'esprit et de douceur, et les proportions de sa figure étoient si élégantes et si accomplies, qu'elles sembloient faites pour servir de modèle à l'une des grâces. La couleur de ses yeux et celle de ses cheveux s'accordoit si bien avec son nom pour établir une entière ressemblance entre

elle et l'Emma de Prior, que son père l'appeloit souvent sa *brunette*; mais son teint quoique brun étoit clair et animé du coloris le plus pur.

CHAPITRE V.

L'EXCESSIVE inclémence de la saison, et les chemins devenus impraticables, par l'amas considérable des neiges, ne permettoient pas même aux solitaires de Downton de continuer à communiquer quelquefois avec leurs voisins : aucune distraction n'interrompoit donc l'ennuyeuse uniformité de leur genre de vie. Chaque matinée ramenoit le même cercle d'occupations domestiques ; lorsqu'il venoit à briller un rayon favorable de soleil, c'étoit toujours la même promenade sur les collines ; à dîner, les convives ne varioient jamais, et aucun nouveau sujet de conversation ne venoit égayer la monotonie du repas : le seul mouvement

de joie dans la soirée étoit causé par l'arrivée des lettres et papiers-nouvelles qu'un vieillard infirme du village alloit chercher tous les jours à plusieurs milles; on les recevoit ordinairement sur les six heures, et ce moment étoit toujours attendu avec impatience.

Un soir, vers la fin de février, la neige qui venoit de tomber avoit retardé l'arrivée du vieux commissionnaire; Mourtray, quoique d'une humeur flegmatique, paroissoit un peu contrarié de ce délai; sa femme se dépitoit, et sa fille couroit à chaque intervalle de cinq minutes, pour demander si rien n'étoit venu; on n'attendoit cependant que les journaux; mais le plaisir que cause cette lecture ne peut être apprécié que par ceux qui, comme la famille de Mourtray, ont été confinés à la campagne durant un hiver long et rigoureux. Alors l'arrivée d'une de ces précieuses

feuilles est un événement important, et le papier est dévoré par des yeux et par des oreilles avides.

Quand huit heures sonnèrent, Mourtray qui perdit à peu près l'espérance d'apprendre, par la voie ordinaire, ce qui s'étoit passé de nouveau dans le monde, chercha à s'en consoler en jouant une partie d'échecs avec du Masson qu'il avoit retenu à Downton durant toute la semaine, et il donna ordre à Peter d'aller au village s'informer de ce qui étoit survenu au messager.

Pendant que les joueurs d'échecs, absorbés dans leurs combinaisons, gardoient un profond silence, mistriss Mourtray, après s'être soulagée par ces exclamations de surprise : qu'est-il donc arrivé ? qui peut retenir le vieux Andrew si tard ? et après s'être épuisée en conjectures sur les événemens qui pouvoient avoir retardé à Londres le

départ

départ des journaux, prit enfin son parti et se mit à travailler.

Au bout de quelque temps, elle sentit que le sommeil la gagnoit, et ne parvint à le dissiper que par l'usage fréquent de sa tabatière qui, dans toutes ses contrariétés, étoit son premier reconfort.

Cependant Emma qui vit que la soirée se disposoit à être plus ennuyeuse encore que de coutume, se résigna tranquillement à ce qu'il n'étoit pas en son pouvoir de changer; et allant chercher ses cahiers de musique, elle se mit à copier quelques opéra-ballets que lady Bell lui avoit prêtés à son départ de Wilmington. Tandis que sa plume traçoit les notes, son imagination la transportoit au milieu des plaisirs que vraisemblablement son amie goûtoit alors, et le contraste de leurs situations la faisoit profondément rêver.

Pendant plus d'une heure et demie le mot d'*échec* étoit le seul qui eut été proféré dans la salle, lorsque le calme fut troublé tout à coup par la voix de Peter qui, en entrant, appaisoit les aboiemens du chien.

Ce bruit fit sortir mistriss Mourtray de l'assoupissement dans lequel elle venoit de tomber. Dieu soit loué! s'écria-t-elle, en se réveillant : voici enfin le courrier.

Son mari qui, dans ce moment, commençoit à éprouver une forte inquiétude sur le sort de sa *reine*, se contenta de répondre, par un signe de tête à cette exclamation.

Mais Emma, dont les mouvemens étoient prompts comme l'éclair, avoit devancé l'entrée de Peter dans la salle; elle avoit couru à sa rencontre, et paroissoit, tenant à la main le paquet désiré.

Papa, s'écria-t-elle, Andrew est sain et sauf; mais la neige est si épaisse que le pauvre homme ne pouvoit trouver son chemin, et il couroit risque de passer la nuit dans les montagnes, si Peter ne l'eût heureusement rencontré, et ne l'eût amené avec lui.

Nouveau signe de tête de M. Mourtray.

Irai-je dire que l'on prépare quelque chose de chaud pour ce pauvre vieillard? demanda Emma à sa mère. Il est à moitié gelé. L'aimable enfant ne s'occupoit plus que du bonhomme Andrew.

— Sonnez, ma fille; mais auparavant, présentez ces papiers devant le feu; comme j'espère que la partie d'échecs touche à sa fin, vous aurez le temps de les lire avant le souper.

— Peter n'entend pas la sonnette, maman; si j'y allois moi-même?

— Pourquoi tant de précipitation?

Donnez, que je fasse d'abord sécher ces papiers.

Tandis que mistriss Mourtray prenoit cette précaution, Emma courut recommander que l'on eût grand soin du vieux Andrew, et à son retour elle rappela à sa mère qu'il y avoit deux lettres ; elles sont pour mon père, dit-elle, et l'une d'elles a un grand cachet noir ; qu'est-ce que cela veut dire ?

— Un cachet noir ! Juste ciel ! C'est sûrement quelque mauvaise nouvelle concernant mon Henri. Au nom de Dieu, M. Mourtray, laissez là votre partie, et ouvrez vos lettres.

M. Mourtray fit encore un signe, mais tout-à-fait machinalement ; il avoit sauvé sa *reine* par la perte d'un *fou*, et méditant un coup important, il n'entendoit rien et ne voyoit que l'échiquier.

Mistriss Mourtray perdant patience,

et tout-à-fait inquiète de son fils, s'écria : « Vous feriez en vérité damner un saint ! si vous ne voulez pas ouvrir votre lettre, permettez que je le fasse.

— Faites, ma chère, faites ce qui vous plaira. »

D'après cette permission, la lettre fut promptement ouverte. Mistriss Mourtray la parcourant avidement des yeux; je ne crois pas, dit-elle, qu'il s'agisse d'Henri; mais l'écriture est si mauvaise, que je ne puis en lire la moitié; venez m'aider, Emma.

Toutes deux essayèrent alors de déchiffrer la lettre; Emma parvint à lire ce peu de mots : « Il vous a légué. . . . consistant en. . . . qui s'élève à trente mille livres sterling. »

« Bon dieu, veillé-je ou est-ce un songe, s'écria sa mère en lui arrachant la lettre, sûrement vous vous trompez, ma fille. Quoi ! ces propres mots. . . .

— Certainement. Oh! papa, papa; quelles nouvelles! quelles bonnes nouvelles!

— Ah! bien oui; adressez-vous à votre papa! il est là inébranlable; je crois qu'un tremblement de terre ne le dérangeroit pas. M. Mourtray, de grâce, M. Mourtray!

— Cher papa, daignez nous écouter!

— Echec et mat, monsieur, s'écria Mourtray se levant de la table en triomphe, et poussant brusquement sa chaise.

— *Assurément, je ne m'y attendois pas* (1); dit du Masson un peu confus.

— Eh! comment vous y seriez-vous attendu? s'écria mistriss Mourtray, qui ne pensoit qu'à son legs. Je crois que personne ne s'en doutoit.

---

(1) Ces mots, et ceux imprimés ci-après en italique, sont en français dans l'original.

— Qu'y a-t-il donc, ma chère, et que disiez-vous ? demanda tranquillement Mourtray, qui se mit à attiser le feu. Je suppose qu'il y a quelques bonnes nouvelles, en voyant Emma sauter ainsi de joie.

— Des nouvelles ! En vérité, répondit mistriss Mourtray avec dépit, Dieu me bénisse ! n'y a-t-il pas une demi-heure que je vous corne cela aux oreilles, sans que vous daigniez seulement m'écouter?

— Eh bien ! parlez ; je suis tout attention.

— Trente mille....

— *Trente mille patriotes pris ou tués* ! s'écria du Masson et l'interrompant, et en joignant les mains, *vraiment c'est une grande nouvelle.*

— Eh ! *monsieur*, il s'agit bien ici des Français ! Je m'attache à faire comprendre, s'il est possible, à M. Mourtray, qu'il lui est légué une somme de

trente mille livres sterling! et Dieu sait en quoi consiste le surplus!

— En vérité! s'écria froidement Mourtray, tandis que d'un air incrédule il prenoit la lettre pour lire.

— Laissez-le, ma chère fille, laissez-le se convaincre par lui-même, dit mistriss Mourtray à Emma qui retenoit fortement la main de son père, en l'assurant que rien n'étoit plus positif. »

Du Masson, qui n'entendoit l'anglais que très-imparfaitement, ne pouvoit comprendre ce qui étoit arrivé; il restoit la bouche béante, les yeux fixes, et faisant tourner ses pouces en attendant une explication.

Pendant ce temps-là, Mourtray acquéroit la conviction de la réalité de sa bonne fortune; et comme il finissoit de lire la lettre, il dit: « En honneur, ma chère amie, voici une nouvelle extraordinaire.

— Charmante ! délicieuse ! s'écrièrent les deux dames. Présentement, papa, dit Emma, pressant la main de Mourtray dans les siennes, présentement, papa, nous pouvons aller à Londres.

— Assurément, mon enfant, ou cela ou tout autre chose, dit mistriss Mourtray, répondant pour son mari : que ne peut-on pas faire avec une somme si considérable !

— J'espère, répliqua Mourtray, que les choses sont réellement comme elles sont marquées dans cette lettre; il ne faut pourtant pas aller en avant avec trop de confiance, jusqu'à ce que nous soyions absolument en possession de ce legs. Mais il y a une autre lettre à lire. » Elle ne contenoit rien d'important. Pendant que Mourtray la lisoit, mistriss Mourtray, après avoir marmoté quelque chose sur la joie qu'éprouveroient leurs fermiers, se figura soudain quels

transports ressentiroit son cher Henri en apprenant cette heureuse nouvelle.

Cependant Emma expliquoit cet événement à du Masson, qui, sur la marge d'un vieux journal, réduisit avec un crayon les trente mille guinées en livres de France. Cette opération faite, il s'écria, levant au ciel les yeux et les mains : *Ah! quelle somme, quelle fortune immense!* C'est, en effet, une somme immense, reprit Emma, qui, n'ayant jamais possédé que quelques schellings dans sa bourse, considéroit ce legs comme sans bornes.

Du Masson, après avoir félicité la famille, se retira dans sa chambre. Alors Mourtray offrit aux dames de leur lire la lettre à voix haute; elles y consentirent avec joie.

Lincoln's-Inn, 20 février, 17...

« MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous informer d'un événement dans lequel vous êtes hautement intéressé. Votre cousin, M. John Mourtray, après une courte maladie de trois jours seulement, est décédé hier soir à sept heures moins un quart, dans sa maison de Great-Marborough-Street. Il arrivoit d'Antigoa en mauvaise santé, et l'on croit que le froid rigoureux qu'il a éprouvé dans son voyage de Plimouth a accéléré sa fin.

Mon respectable ami et client, Simon Chowles, écuyer, ancien et intime ami du défunt, me fit dire hier matin que le malade m'attendoit pour me dicter ses dernières volontés; ce qu'il a fait en bonne et due forme : M. Chowles et moi sommes nommés ses exécuteurs

testamentaires. Je vous envoie un extrait de l'acte...»

Ah ! s'écria mistriss Mourtray, ne m'embarrassez pas dans vos termes de chicane ; mais expliquez-moi en peu de mots ce qui vous est légué.

Volontiers, répliqua Mourtray en souriant.

Le tiers du legs, à ce que m'écrit M. Sharp, l'homme de loi, consiste dans un capital de trois pour cent consolidés ; les vingt mille livres restant sont dans les mains de M. Chowles...

Et qui est ce M. Chowles ? demanda mistriss Mourtray.

— Un riche négociant de Londres, à ce que l'on m'annonce. De plus, mon cousin me lègue toute sa propriété d'Antigoa qui, suivant le rapport de l'homme de loi, produit, année commune, environ deux mille livres sterling.

Deux mille livres par an ! s'écria

mistriss Mourtray, mais nous allons nager dans l'opulence.

— Modérez-vous. Ce bien n'étoit pas en la possession de M. John Mourtray au moment de son décès ; il paroît qu'un M. Elwards à qui il l'avoit affermé, s'y est maintenu par force, et l'a réclamé, au nom de sa femme, dont le père, à ce qu'il a prétendu, n'avoit pas le droit de le vendre à M. John Mourtray. Mon cousin entama alors avec lui un procès qui prenoit une excellente tournure, à ce qu'assure l'homme de loi ; mais le dépérissement de sa santé ne lui permit pas d'en attendre l'issue. Il revint en Angleterre, pour essayer si son air natal et le changement de climat lui feroient du bien ; Sharp assure qu'il lui a laissé tous les papiers relatifs à cette affaire, qui établissent clairement ses titres à la propriété de ce bien, dont il est sûr de me

mettre bientôt en possession, sans frais considérables.

Fasse le ciel qu'il en soit ainsi, s'écria mistriss Mourtray; mais pour mon compte je préfère l'argent aux fonds de terre; j'aime ce qui est sûr. La lettre ne contient-elle rien autre chose?

Voici comment elle finit, répondit Mourtray.

« Tous ces détails vous seront expliqués plus amplement par M. Chowles et par moi; il est de la plus haute importance que vous vous rendiez à Londres aussi promptement qu'il vous sera possible.

» Je proposois de vous envoyer chercher avant que votre parent expirât; mais il me dit qu'il étoit trop tard, et qu'ayant vécu si long-temps en pays étranger, il n'avoit plus aucun souvenir de votre personne; mais que portant son nom et lui étant uni par les

liens du sang, vous aviez toujours été celui qu'il désignoit intérieurement comme devant être son héritier.

Je suis avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

TIMOLÉON SHARP. »

Pauvre malheureux ! s'écria Mourtray avec un soupir et en repliant la lettre, pauvre malheureux ! il est triste, après avoir passé la moitié de sa vie hors de sa patrie, de la revoir uniquement pour y mourir ! Je voudrois l'avoir vu ; peut-être, à force de soins, serois-je parvenu à le sauver.

Il est certain que c'est fort triste pour lui, s'écria mistriss Mourtray, avec un

regard qui démentoit ses paroles, c'est fort triste ; mais après tout, puisqu'il avoit à mourir, il importe fort peu en quel pays; et je ne vois pas pourquoi vous regretteriez la mort d'un homme infirme que vous ne connoissez point, lorsque cet événement vous donne si à propos les moyens d'assurer le sort de vos enfans, à l'époque même de leur entrée dans le monde.

Mourtray ne répondit rien ; il étoit abîmé dans ses réflexions. J'espère, lui dit sa femme, que vous songez à notre voyage de Londres.

— Tout en son temps, ma chère amie.

— Souvenez-vous qu'on vous recommande de partir sur-le-champ.

— C'est mon dessein ; car j'aurois à cœur, après avoir pris une connoissance approfondie des affaires de mon pauvre cousin, et m'être fait éclairer, par

de savantes consultations, de peser avec maturité si je m'engagerai ou non dans un procès pour recouvrer le bien ; après quoi, je viendrai ici pour examiner quelles sont les réparations qu'il est convenable de faire à cette maison.

Vous feriez bien mieux, dit mistriss Mourtray, de laisser là cette vieille habitation, et d'en acheter immédiatement une belle dans la capitale.

Cher papa, s'écria Emma, j'espère que vous nous emmènerez avec vous à Londres.

Mourtray le lui promit en souriant, et, sur les instances réitérées de sa femme, il consentit à partir le lendemain matin. Il fut convenu qu'il loueroit, pour trois mois, une maison garnie, et qu'aussitôt cette disposition faite, sa famille iroit le rejoindre. Quant aux changemens qu'il projetoit de faire à Downton, après y avoir réfléchi, il

remit à s'en occuper, jusqu'à ce qu'il eût consulté quelque habile architecte.

Emma ne portoit pas ses regards vers un avenir éloigné ; elle ne s'égaroit point dans les combinaisons d'événemens incertains ; elle ne voyoit dans les trente mille livres qu'une chose : la richesse que cette somme procuroit à ses parens, et la facilité avec laquelle ils satisferoient ses goûts et ses désirs.

Tandis qu'on se livroit à des calculs sans fin, elle courut vider sa foible bourse dans les mains du vieux Andrew, et se rendit ensuite au petit cabinet d'études de du Masson, qu'elle trouva, non point transporté de joie comme elle l'imaginoit, mais grave et préoccupé.

Pourquoi cet air ? s'écria-t-elle, vous n'avez-donc pas bien compris la nouvelle que je vous ai annoncée ?

Il lui assura qu'il l'avoit parfaite-

ment comprise ; mais que, bien qu'il se réjouit de la bonne fortune de ses respectables amis, il ne pouvoit s'empêcher de craindre qu'elle ne le privât du plaisir de leur société.

— Réjouissez-vous-en, monsieur, au lieu d'en concevoir de l'inquiétude. A quoi sert la richesse, si ce n'est à nous donner les moyens de faire le bonheur d'autrui, aussi bien que le nôtre ? Vous pouvez être certain que quand mon père quittera cette province, il prendra soin de vous placer convenablement.

Du Masson s'inclina. — *Mais pourquoi partir, mademoiselle ? où pourriez-vous être mieux qu'ici ? le château est un peu antique ; mais.....*

O ciel, s'écria Emma ! quoi vous voudriez que je fusse ensevelie à jamais dans ce triste séjour ? Je dois partir, et je partirai ; je brûle de voir Londres, lady Bell, et mille autre choses.

Du Masson, haussant les épaules, lui représenta les dangers des plaisirs mondains, et passa en revue tous les malheurs de sa patrie, qu'il attribuoit principalement au luxe et à la dissipation des Parisiens, avant la révolution.

Mais Emma n'étoit pas d'humeur d'entendre un sermon, elle lui dit qu'elle l'écouteroit une autre fois ; cependant, elle le pria de prendre un visage gai, et de venir souper, l'assurant qu'elle ne laisseroit point partir son père, sans donner sujet à son cher maître d'être aussi joyeux qu'elle-même.

La figure du vieillard s'éclaircit alors, car il connoissoit l'extrême bonté du cœur de son écolière, et il savoit qu'il pouvoit compter sur sa promesse. Les infortunes, l'exil et la détresse avoient un peu resserré son âme, et le rendoient beaucoup plus soucieux de son propre intérêt que de celui des autres ; néan-

moins, autant qu'il étoit en son caractère il se réjouissoit de la prospérité de ses bienfaiteurs, et il prit sa part de l'allégresse commune.

Mistriss Moutray et Emma étoient dans la trépidation de la joie, elles étoient enchantées de l'idée de surprendre Henri Mourtray par la délicieuse nouvelle de leur fortune inattendue; la première lui écrivit le soir même un billet pour la poste du lendemain. Emma auroit désiré écrire à lady Bell, mais elle se consoloit de l'obstacle qui s'opposoit à ses vœux, par la pensée que son amie seroit plus agréablement surprise, en apprenant ces nouvelles de sa propre bouche.

Tandis que les deux dames s'amusoient jusque très-avant dans la nuit, à former des projets charmans pour l'avenir, M. Mourtray les écoutoit avec beaucoup plus de sang-froid que

de coutume, et quelquefois il repassoit dans son esprit tous les plans favoris qu'il avoit conçus pour rendre au domaine de ses pères quelque degré de splendeur et de beauté.

CHAPITRE VI.

FIDÈLE à ses promesses, Emma se leva de bonne heure le lendemain matin, pour communiquer à son père l'engagement qu'elle avoit contracté au nom de celui-ci, de venir au secours de du Masson. Il l'embrassa tendrement, et lui remit une légère somme à titre de gage, il l'assura qu'il enverroit de Londres quelques offrandes plus dignes d'être présentées à leur vieux ami. Il étoit sur le point de se mettre en route, lorsque mistriss Mourtray parut, pour lui rappeler de nouveau ce qu'elle lui avoit déjà recommandé, l'absolue nécessité de se procurer une jolie voiture qui se trouvât prête à leur arrivée à Londres.

Il partit chargé de cette injonction ; mistriss Mourtray et sa fille, voulant profiter d'une belle journée, se mirent en devoir après déjeuner de faire une promenade sur les collines. Entraînées par l'essor qu'elles donnoient à leur imagination, elles avoient déjà fait sans s'en apercevoir, et en dépit des neiges, un chemin considérable ; enfin la lassitude les contraignit de revenir sur leurs pas, et elles étoient à environ cent verges (1) de la porte du parc, quand elles aperçurent un gentilhomme qui trottoit légèrement de leur côté, et dont la figure avoit beaucoup d'air de celle de Sydney.

Dieu soit loué, s'écria mistriss Mourtray, n'est-ce pas là ce monsieur Sidney, cet homme si laid que j'ai vu au bal ? que vient-il faire ici ?

(1) Trois cents pieds de roi.

Emma rougit pour plus d'une raison, et supposé qu'elle eut quelque soupçon du motif qui le faisoit venir, la manière dont sa mère s'exprimoit suffisoit pour l'empêcher de le lui avouer.

Mistriss Mourtray cependant, selon sa coutume, se perdit en conjectures; les siennes furent tout-à-fait différentes de celles de sa fille; mais avant qu'elle eût épuisé cette matière, Sydney étoit descendu de cheval et les avoit abordées.

Après les complimens d'usage, mistriss Mourtray lui demanda vivement ce qui l'amenoit dans ce canton si éloigné de sa demeure.

Il répondit, non sans se troubler beaucoup, qu'il avoit affaire à ***, et qu'il ne vouloit pas passer si près de Downton sans s'informer des nouvelles d'une famille pour laquelle il avoit si grand respect; il ajouta que la

connoissance de miss Mourtray, qu'il avoit eu l'honneur de faire, l'encourageoit à prendre cette liberté.

Mistriss Mourtray répondit à ce compliment par des politesses légères, elle lui observa que l'absence de son mari ne lui permettoit pas de l'inviter à séjourner chez elle, et lui demanda froidement s'il vouloit partager leur dîner de famille, en lui représentant toutefois qu'il étoit très-dangereux de s'engager la nuit dans les montagnes, attendu que les bas-fonds étoient couverts par la neige.

Sydney protesta qu'il affronteroit volontiers ce danger et tout autre pour jouir du plaisir de passer quelques heures à Downton, et en disant ces mots, il jeta un regard animé sur Emma qui, avec sa franchise et sa gaîté accoutumées, dit qu'elle étoit enchantée de le voir.

Enchantée ! répéta mistriss Mourtray en elle-même et en fronçant le sourcil : enchantée ! Le terme est un peu fort pour une jeune personne.

Emma s'apercevant à l'instant par l'air glacé de sa mère qu'elle s'étoit trop avancée, devint plus réservée dans ses expressions.

La conversation, pendant le dîner, n'eut pour objet que les nouvelles publiques, celles du canton, le mauvais temps et autres matières du même genre; elle fut cependant coupée par quelques demi-mots que jeta mystérieusement mistriss Mourtray sur le changement de sa fortune, et que Sydney écouta avec un air d'intérêt, quoiqu'en réprimant sa curiosité, afin d'en apprendre plus qu'elle ne vouloit en dire. Lorsqu'elle parla de se rendre bientôt à Londres, il tressaillit de joie et ne put s'empêcher de s'écrier : Grand

dieu! que je suis content! Car j'aurai là, mesdames, de fréquentes occasions de vous voir.

Projetez-vous d'y faire un long séjour? demanda froidement mistriss Mourtray.

— Oh! sans doute, madame, et j'espère que vous voudrez bien m'accorder l'honneur de vous faire quelquefois ma cour.

Elle s'inclina, et dit d'un ton d'hésitation : Nous serons souvent engagées, monsieur; et probablement nous resterons fort peu chez nous; d'ailleurs, notre séjour à Londres sera court.

— Mais du moins, madame, je pourrai quelquefois être assez heureux pour vous trouver.

— Peut-être, monsieur. Ce fut là toute sa réponse.

Quoique Sydney n'eût pas eu d'autre but dans cette visite que celui de se

procurer le plaisir de voir Emma, plaisir si doux, depuis la privation duquel il lui sembloit qu'il se fût écoulé un siècle, il ne put s'empêcher, lorsqu'il crut n'être pas observé, de la fixer avec une expression de tendresse qui n'échappa pas à mistriss Mourtray. Elle consulta sa montre à plusieurs reprises, et lui observa que la neige avoit bien gâté les chemins.

Sydney qui, pour prolonger sa jouissance, avoit feint aussi long-temps qu'il étoit possible de ne pas entendre ces insinuations, sentit enfin qu'il ne pouvoit plus décemment différer son départ : il sonna en conséquence et fit préparer son cheval. Le cheval n'étant pas prêt sur-le-champ, il voulut rendre ce retard insensible, en racontant des anecdotes et des particularités de différentes villes du continent de l'Europe, où il avoit fait un long séjour.

Mais mistriss Mourtray qui haïssoit autant les laides figures, que lady Wilmington aimoit les belles, eut l'air de ne prendre aucun plaisir à ces récits; et s'aperçevant qu'il restoit toujours, quoiqu'on lui eut annoncé depuis long-temps que son cheval l'attendoit, elle dit, en se levant de son siége : en vérité, monsieur, il commence à faire extrêmement sombre; la nuit, je crois, sera très-obscure, et il y a peu de jours qu'un pauvre homme du village voisin qui s'étoit égaré le soir, fut sur le point de périr. Je vous recommande donc de ne pas perdre un moment : je serois vraiment fâchée qu'il vous arrivât quelque malheur.

Pour vous délivrer de cette inquiétude, madame, dit Sydney en souriant, je vais partir; et la saluant ainsi qu'Emma, il ajouta : Puis-je espérer, miss

Mourtray, que vos vœux m'accompagneront dans cette périlleuse expédition ? Il ne faut rien moins pour me donner le courage de l'entreprendre.

Emma l'assura gaîment que s'ils pouvoient lui être de quelque utilité, elle les formoit volontiers en sa faveur. Alors il partit.

Dites-moi, je vous prie, quel est ce jeune homme ? demanda mistriss Mourtray aussitôt qu'il fut parti; quel est son rang? sa fortune ?

Tout ce que j'en ai appris, madame, répliqua Emma, se réduit à peu près à savoir qu'il est héritier du titre et du patrimoine de lady Clannarmon, sa mère, qui paroît cependant ne pas le traiter avec beaucoup d'indulgence, puisqu'elle le relègue dans une métairie et donne à loyer son château.

— Ah ! oui-dà ! c'est bien dommage

qu'il soit si laid, car il paroît épris de vous.

— De moi, maman ! il ne me l'a jamais fait entendre, je vous l'assure.

— Cela peut être ; mais j'espère que s'il laissoit jamais entrevoir rien de semblable, vous vous garderiez bien de lui donner le moindre encouragement ; car avec votre figure et vos espérances, vous devez trouver mieux.

Je n'ai pas le moindre penchant pour M. Sydney, dit Emma, quoique je lui doive la justice de dire que je le crois un homme fort estimable ; il a de la sensibilité, des manières agréables, et danse avec perfection.

A merveille ! mais vous avez eu tort de dire que vous étiez enchantée de le voir ; de jeunes personnes doivent être plus réservées en parlant des hommes.

Emma rougit. J'ai dit cela très-innocemment, répondit-elle ; j'avais

sans doute du plaisir à le voir, mais pas plus qu'à voir toute autre personne de ma connoissance.

Tandis que cette conversation se passoit, Sydney, plus amoureux que jamais, se rendit en hâte au lieu de sa destination : son esprit s'occupoit de la délicieuse idée qu'il verroit souvent Emma dans la capitale. Mais bientôt il se troubla par la juste appréhension qu'une beauté aussi accomplie ne pût pas paroître dans le monde sans lui susciter une multitude de rivaux qui, bien mieux partagés que lui des dons de la nature et de la fortune, lui enleveroient le cœur auquel il attachoit tant de prix. Il sentoit aussi, et cette pensée le tourmentoit beaucoup, que si par un miracle, il échappoit au malheur qu'il redoutoit, Emma pourroit ne pas vouloir s'allier à sa mère dont il déploroit en secret les égaremens.

F.

Lady Clannarmon étoit l'unique enfant du dernier baron de ce nom. Elle avoit eu en partage dans sa jeunesse une grande beauté, une vivacité extrême, avec des passions violentes qu'elle n'avoit jamais cherché à réprimer. Lord Clannarmon étoit, depuis plusieurs années en pays étranger, revêtu d'un caractère public, et le père de Sydney étoit son secrétaire intime. Celui-ci, quoique très-bon gentilhomme, étoit absolument sans fortune; il considéroit donc les appointemens de sa place comme une ressource d'autant plus précieuse que son excellence le traitoit avec beaucoup d'égards et d'amitié. M. Sydney avoit passé une année content et heureux, remplissant ponctuellement les devoirs de sa place, et s'avançant de jour en jour dans la faveur de lord Clannarmon : mais malheureusement il avoit fait les mêmes

progrès dans celle de miss Clannarmon, sa fille.

La belle figure et les manières agréables de Sydney avoient fait sur le cœur de miss Clannarmon une impression profonde, et loin de s'attacher à l'étouffer, elle chercha toutes les occasions de la lui découvrir. Mais Sydney qui sentoit toute la distance que sa position mettoit entre elle et lui, et qui d'ailleurs étoit plein de reconnoissance pour son père, feignoit de ne pas s'apercevoir d'un sentiment qui flattoit en secret sa vanité. Cependant plus jeune de deux années que miss Clannarmon, vivant constamment sous le même toit qu'une jeune personne charmante qui ne se faisoit point scrupule de lui faire des avances, dénué enfin de cette fermeté d'âme qui rend un homme inébranlable sur les principes sévères de l'honneur, il oublia insensiblement ses

obligations envers le père, pour se dévouer entièrement à la fille.

Les conséquences de cette liaison les allarmèrent tous deux, mais particulièrement Sydney; car miss Clannarmon, hardie et fertile en expédiens, en trouva bientôt un à la faveur duquel elle crut pouvoir se tirer avec succès de l'embarras de sa position.

Elle avoit en Anglettere une tante qui lui avoit fait des instances réitérées pour qu'elle vînt passer quelque temps avec elle, ce que la jeune miss avoit toujours éludé, jusqu'à ce qu'elle se vit ménacée du déshonneur et de la réprobation. Alors elle résolut d'accepter cette invitation et obtint facilement le consentement de son père. Elle mit dans sa confidence mistriss Barley, sa femme de chambre, et se rendit en hâte en Angleterre, laissant à son amant des instructions secrettes qui consis-

toient à empêcher soigneusement qu'il arrivât chez sa tante aucune lettre de son père, et à les lui adresser directement à Londres, où, sous un nom supposé, elle avoit loué un logement particulier pour attendre l'époque de sa délivrance; là, elle écrivoit régulièrement à son père, et datoit ses lettres de la maison de sa tante. Quoiqu'elle ne craignit pas qu'il s'aperçut de sa supercherie, cependant pour prévenir tout accident, elle avoit donné à monsieur Sydney la consigne expresse d'empêcher qu'aucune lettre passât dans les mains du lord, sans qu'il l'eût examinée. Cette manœuvre réussit à merveille: six semaines après son arrivée à Londres, elle avoit donné naissance à un fils qu'elle avoit nommé Louis Fitzaubert, et quinze jours après elle se rendit chez sa tante, prétendant qu'elle ne venoit que de débarquer en Anglettere, et

qu'elle étoit rétablie tout nouvellement d'une maladie très-dangereuse. On crut facilement ce récit que confirmoit la pâleur de son visage.

Son enfant fut placé par ses ordres dans un village à quinze milles de Londres, et confié aux soins d'une nourrice à qui mistriss Barnley (sa mère supposée) paya d'avance une année d'entretien.

Lord Clannarmon jusqu'alors n'avoit pas eu le plus léger soupçon de la conduite de sa fille, lorsqu'un jour en l'absence de son secrétaire dont la vigilance s'étoit relâchée parce qu'il se croyoit quitte de tout danger, les lettres d'Angleterre qui n'étoient plus soumises à une inspection préalable, tombèrent directement dans ses mains. Reconnoissant le cachet et la main de sa fille, il ouvrit sans hésiter, une lettre adressée à Sydney, et conçue dans des termes

qui ne lui laissoient aucun doute sur le déshonneur de miss Clannarmon; elle marquoit à Sydney dans un *post-scriptum* que présentement qu'elle étoit chez sa tante, elle ne pouvoit pas aller voir leur enfant, mais qu'il se portoit bien.

Il est impossible de décrire les transports de rage auxquels s'abandonna un père extrêmement jaloux de son honneur, et qui se voyoit ainsi trompé par sa fille unique, et trahi par la personne en qui reposoit toute sa confiance. Il étoit sujet à des accès de goutte; la secousse violente qui se fit en lui la fit remonter dans l'estomac; les secours de l'art empêchèrent qu'il ne périt immédiatement, mais il ne survécut que peu de jours à cet accident; assez pourtant pour déshériter entièrement sa fille. Il n'y eut que son titre et environ deux mille cinq cents

livres sterling de rente dont il lui fut impossible de la dépouiller.

M. Sydney étoit revenu à l'hôtel au plus fort de la confusion et précisément à l'instant où lord Clannarmon avoit recouvré suffisamment la parole pour l'accabler des plus terribles imprécations. Coupable, abattu, malheureux, il eut recours à la fuite et resta caché jusqu'au décès de lord Clannarmon. Aussistôt qu'il en fut instruit, il se rendit en Angleterre en telle diligence qu'il arriva assez tôt pour annoncer le premier cet événement à miss Clannarmon, celle-ci fut d'abord frappée d'un coup violent; mais bientôt le sentiment de la douleur fut dominé par celui de la colère, lorsqu'elle apprit que son père l'avoit punie en transportant à une branche éloignée de la famille quatre mille livres sterling de rente dont il pouvoitdisposer.

Sa passion pour son amant, qui avoit acquis une nouvelle force par l'absence et par une sorte de plaisir qu'elle ressentoit à braver le courroux paternel, la détermina à donner à Sydney, sans délai, sa main et sa fortune.

L'année suivante, la nouvelle baronne accoucha d'un fils dont la naissance fut célébrée avec les plus grandes réjouissances, tandis que le premier né Fitzaubert, condamné à l'obscurité, occupoit à peine une place dans son souvenir.

Son père cependant avoit souvent témoigné le désir de le voir, ce que lady Clannarmon refusoit impérieusement. Pourquoi le verriez-vous, disoit-elle? Quel bien cela peut-il faire à l'enfant? vous savez qu'il est bien; à quoi bon, pour une fantaisie, courir le risque d'exposer ma réputation?

Sydney foible, dépendant et gou-

verné par sa femme, n'osa pas s'opposer à sa volonté. Le secret de la naissance de Fitzaubert ne fut connu que de ses parens et de mistriss Barnley ; lady Clannarmon se flattoit donc que ce mystère ne seroit jamais découvert. Toute sa tendresse pour son malheureux fils s'étoit éteinte dans son sein du moment de la naissance de Julien Sydney, et insensiblement son mari, idolâtre de l'enfant qui croissoit sous ses yeux, cessa de penser à celui qu'il n'avoit jamais vu.

Le pauvre enfant délaissé demeura jusqu'à l'âge de huit ans chez sa nourrice. A cette époque la mort de mistriss Barnley, confidente de lady Clannarmon, dissipa toutes les inquiétudes de celle-ci sur la révélation de son secret ; de sorte qu'elle se détermina à mettre son fils entre les mains d'un homme d'église, comme un orphelin qu'elle

protégeoit par charité. Cela fait, elle crut avoir satisfait à tout ce qui étoit nécessaire et ne se donna pas d'autre soin que de payer annuellement pour son entretien une somme modique.

Sydney eut connoissance de cet arrangement, mais dévoré par les chagrins domestiques que lui occasionnoient l'avarice et le despotisme de sa femme, il n'osa pas réclamer pour son fils des égards qui lui étoient refusés à lui-même. Julien aimable et bon, étoit sa seule consolation, et sa mère le chérissoit également, autant que pouvoit aimer une femme égoïste et dure!

On ne négligeoit rien pour son éducation; car lady Clannarmon, qui ne manquoit pas de sens, disoit qu'il falloit que les talens et les connoissances suppléassent en lui au défaut des avantages personnels.

Fitzaubert avoit atteint l'âge de vingt

ans sans être connu de son père et dans une entière ignorance de sa famille, lorsqu'un jour M. Sydney étant sur la route de Londres et déjeunant dans une auberge à Bagshot, un domestique l'avertit qu'un jeune homme demandoit instamment à lui parler. M. Sydney ordonna qu'on le fît entrer : il vit paroître un beau et grand jeune homme qu'à son extrême ressemblance avec lady Clannarmon, il auroit reconnu être son fils, lors même qu'il ne se fût pas annoncé sous le nom de Fitzaubert.

Troublé au dernier point et désirant cependant retenir son secret, à peine put-il lui demander, en bégayant, le sujet de sa visite.

Fitzaubert lui dit, d'un ton assuré, qu'ayant su par hasard des personnes de l'auberge qu'il étoit l'époux de lady Clannarmon qu'on lui avoit toujours appris à considérer comme celle qui

avoit soin de lui, il désiroit savoir pourquoi elle avoit cessé depuis plus d'un an de payer sa pension alimentaire au ministre qui l'avoit élevé, et qui souffroit beaucoup de cette interruption; il vouloit aussi lui demander quelles vues elle avoit pour son futur établissement, étant ennuyé au dernier point de sa situation présente.

Sydney ne sachant que répondre, dit qu'il ignoroit les intentions de lady Clannarmon, mais qu'il ne manqueroit pas de lui en parler. Il s'étoit fait un moment de silence; Fitzaubert, les yeux fixés sur lui, l'épouvanta par cette brusque demande : Quel est mon père, monsieur? Comment se fait-il que lady Clannarmon ait pris soin de moi ?

— Votre père!... votre père!..... en vérité, je ne sais pas.... je ne puis.... positivement.... mais c'étoit un ami de lady Clannarmon.

— Un ami de lady Clannarmon ! et elle abandonne son fils ! Mais dites-moi, monsieur, n'ai-je point de parens, point d'ami, qui veuille me reconnoître ; ou suis-je seul et délaissé dans tout l'univers ?

Sydney, dont l'agitation croissoit à chaque moment, n'osoit pas se hazarder à répondre ; Fitzaubert poursuivit : Peut-être, monsieur, connoissez-vous mon père. Sans doute, s'il étoit vivant, je ne serois pas ainsi abandonné.

A ces mots, Sydney qui ne pouvoit plus contenir les sentimens qui l'oppressoient, s'écria en étendant les bras vers lui : votre père est vivant ; il vous presse sur son sein.

Fitzaubert se précipita dans ses bras avec la plus profonde émotion ; mais il la combattit bientôt ; et reprenant son air sombre : Vous dites, monsieur, que vous êtes mon père ; mais comment se

fait-il que je ne vous aie jamais vu, que je n'aie jamais entendu parler de vous? Étoit-ce pour réparer votre abandon, que lady Clannarmon (qui vient pourtant de m'oublier aussi) avoit pourvu à mon entretien?

Vous êtes léger dans vos jugemens, et indiscret dans vos questions, dit Sydney, très-déconcerté; qu'il vous suffise de savoir que je vous reconnois pour mon fils, et que je ferai pour vous tout ce qui sera en mon pouvoir.

Pardonnez-moi, monsieur, dit l'altier jeune homme, de vous importuner par des questions auxquelles je m'aperçois qu'il est embarrassant pour vous de répondre: je m'adresserai donc à lady Clannarmon, pour savoir par quelle raison, lorsque ma conduite a été constamment irréprochable, ainsi que j'en ai la conscience, elle m'a caché pendant vingt ans que j'avois un père.

Téméraire enfant, s'écria Sydney dans les angoisses de la plus vive terreur ; téméraire enfant, prends garde ! Un demi-mot, un seul soupçon jeté peut te perdre..... peut nous perdre tous deux. Que jamais, je vous l'ordonne, lady Clannarmon ne sache que vous m'avez vu ; dérobez à elle, à tout le monde, la connoissance d'un aveu que ma foiblesse m'a arraché.

— Si je dois garder le silence, si je dois passer dans le monde pour un enfant abandonné, daignez au moins m'expliquer, monsieur, par quel motif mystérieux je suis ainsi traité comme un étranger ; excusez-moi, monsieur, je ne puis réprimer le désir de savoir si j'ai une mère.

— Au nom du ciel, ne poussez pas plus loin vos recherches ; persuadez-vous que vous n'avez pas de mère ; il est inutile

inutile de vous parler d'une personne dont le nom.....

— Lady Clannarmon, s'écria Fitz-aubert ; oui, c'est cette mère dénaturée qui a délaissé son malheureux fils, et qui vous a fait oublier, monsieur, que vous étiez père.

Quelque inconvenant que fût un tel langage, quelque sujet qu'eût Sydney d'en être blessé, il n'osa pas le témoigner, parce que sa conscience lui disoit combien il avait été coupable ; mais en voyant son fils en possession de tout son secret, il demeura comme pétrifié. A la fin, il dit : Comment avez-vous appris cela ? qui vous a instruit que lady Clannarmon étoit votre mère ?

— Vous-même ; votre extrême agitation quand j'ai parlé d'elle, le peu de vraisemblance qu'elle se fût chargée de prendre soin d'un enfant qui n'eût été que le vôtre, a confirmé les soup-

çons que j'avois précédemment conçus. Votre conduite de ce matin a parfaitement éclairci certains mots ambigus qui échappèrent à mistriss Barnley, quand je la vis, peu de temps avant sa mort, et que j'avois souvent repassés dans mon esprit sans pouvoir les expliquer.

Comme toute réserve ultérieure devenoit inutile ou impossible, Sydney entreprit la tâche pénible de révéler à son fils toute la vérité, tâchant d'adoucir ce caractère dur, intraitable, en lui mettant sous les yeux l'état exact de sa propre situation, qui le plaçoit sous la dépendance absolue de sa femme. Il lui promit toutefois qu'il consacreroit une foible somme, qu'il trouveroit les moyens de se procurer, à lui acheter un brevet d'officier, sous la condition expresse qu'il donneroit sa parole de ne jamais révéler le sort de sa nais-

sance, et de ne jamais laisser soupçonner à sa mère qu'il le sut, avant d'en avoir reçu la permission.

Après une longue résistance, Fitzaubert fit enfin cette promesse, et parut passablement satisfait de ce qu'il avoit obtenu de son père, qui, en le quittant, lui fit concevoir l'espérance de le revoir bientôt. Fitzaubert qui s'étoit mis en route pour aller trouver lady Clannarmon, lorsqu'il fit par hasard la rencontre de M. Sydney, s'en retourna au lieu de sa demeure.

Le soin de se procurer de l'argent, et de négocier l'affaire du brevet, occupa entièrement M. Sydney ; mais avant que cette affaire fut terminée, il tomba dangereusement malade à Londres, où Julien Sydney l'avoit accompagné sans lady Clannarmon ; et comme il sentit approcher sa fin, il recommanda, d'une voix entrecoupée, Fitzaubert à

son frère, en le reconnoissant pour son fils. Il remit alors à Julien Sydney un papier qu'il avoit écrit au commencement de sa maladie, et contenant les particularités qu'il n'avoit eu ni le courage ni la force de révéler. Il mourut.

Aussitôt que le jeune Sydney se fut remis du premier coup que lui avoit porté la mort de son père, et eut donné les soins convenables à sa mère, qui étoit arrivée au moment de recueillir le dernier soupir de son mari, il se hâta, après avoir lu en frémissant le récit des événemens secrets de sa famille, de chercher son frère, qu'il avoit déjà informé de leur perte commune.

Sydney, le cœur plein de bienveillance et de générosité, s'avançoit pour recevoir à bras ouverts, un frère qu'il n'avoit jamais vu; mais Fitzaubert, repoussant ses embrassemens, lui dit,

avec un regard froid : « A la fin donc, j'ai l'honneur de voir M. Sydney, appuyant avec emphase sur ce nom.

— Ne dites pas l'honneur, mais le plaisir, mon cher frère ; pour moi, j'en ressens beaucoup à vous voir.

— Vous avez donc la bonté de me reconnoître pour votre frère ?

— Je m'estime heureux de vous donner ce nom ; et j'espère gagner votre affection par ma conduite.

— Nous sommes étrangers l'un à l'autre, dit froidement Fitzaubert.

— Je regrette que nous l'ayons été si long-temps. Hélas ! nous avons tous deux à regretter notre pauvre père.

— Vous avez sujet, s'écria vivement Fitzaubert, avec des yeux étincelans, vous, monsieur Sydney ; vous avez sujet de pleurer nn père, et de chérir une mère ; mais, pour moi, rejeté par celle-

ci, et déçu par les fausses promesses de celui-là. . . . .

— Ne dites pas cela, interrompit Sydney; la mort seule a empêché mon pauvre père d'achever ce qu'il avoit commencé de faire pour vous; c'est à moi présentement qu'il appartient de remplir cette tâche.

— Vous êtes prompt à promettre; mais où sont vos moyens d'exécution?

— Peut-être les obtiendrai-je de ma mère; sinon, tout ce que j'ai, je le partagerai avec vous.

— Ne parlez pas de votre mère; ce n'est pas pour elle que je me réduis à l'humiliante nécessité de recevoir des faveurs de mon cadet, du futur lord Clannarmon.

Il s'éleva dans l'âme de Sydney un mouvement d'indignation, qu'il put à peine surmonter; mais réfléchissant que Fitzaubert était animé par le senti-

ment de l'injustice et de l'abandon qu'il avait éprouvés, il lui dit, non pourtant sans quelque émotion : Si vous me trouviez disposé à m'arroger quelque supériorité pour la possession d'un avantage que je ne me suis pas procuré moi-même, vous auriez raison de me traiter avec aspérité; mais puisque vous me voyez porté à réparer, autant qu'il est en mon pouvoir, des malheurs dont je gémis sincèrement, loin d'en être l'auteur, traitez-moi, je vous conjure, comme un frère.

— Voulez-vous me prêter à l'instant cent guinées, demanda brusquement Fitzaubert?

— Assurément, répondit Sydney, sans balancer, quoique son foible revenu rendît extrêmement gênante pour lui la charge qui lui étoit subitement imposée.

— Fort bien; je crois en vérité, dit Fitzaubert, en se serrant les mains,

que vous me forcerez, en dépit de moi-même, à vous aimer. —

Sydney enchanté de la conclusion d'un entretien qui commençoit si désagréablement, donna immédiatement à son frère un *bon* de la somme demandée; et, après avoir passé le jour avec lui, il retourna en diligence auprès de sa mère, résolu d'essayer, sans lui donner sujet de soupçonner qu'il sut ce qu'il y avoit de personnel dans l'aventure, s'il ne pouvoit pas l'amener à de meilleures dispositions en faveur de son propre fils, de son premier né.

Il l'informa donc, avec toute la délicatesse possible, que son père lui avoit révélé qu'il avoit un frère, un agréable et beau jeune homme, qu'il avoit dessein, s'il eût vécu, de placer au service; mais que le malheur récent qu'ils venoient d'éprouver, laissoit ce frère privé de tout appui.

Lady Clannarmon qui, pendant ce discours, avoit changé plusieurs fois de visage, voyant qu'il hésitoit à poursuivre, lui dit d'une voix sévère : « A quel dessein, je vous prie, me parlez-vous de cette personne ?

— Je croyois, madame.... j'espérois intéresser votre pitié, votre générosité à l'accomplissement des intentions de mon père.

— Je ne sais, dit avec hauteur lady Clannarmon, ce qui a pu vous enhardir à m'importuner sur ce sujet; mais tenez-vous pour dit de ne jamais m'en reparler.

— Je serois désolé, madame, de vous offenser ; cependant, lorsqu'il s'agit de plaider la cause d'un frère malheureux.....

— D'un frère, s'écria lady Clannarmon, d'un frère! Je vous défends de donner ce titre à Fitzaubert. Les bontés

qu'il a dues jusqu'à ce jour à ma charité, vont lui être à l'instant retirées....

— Elles le sont déjà. Au nom du ciel, madame, daignez considérer son délaissement, son malheur.

Otez-vous de mes yeux! sortez à l'instant, s'écria lady Clannarmon, avec une fureur inexprimable ; sortez, vous dis-je, de peur que je n'oublie que je suis votre mère. »

Sydney la voyant dans cet état, obéit; mais il eut la générosité de faire une seconde tentative pour fléchir cette femme indomptable qui détestoit son fils aîné, parce qu'il étoit une preuve vivante de son déshonneur. Ce dernier effort n'ayant pas eu plus de succès que le premier, il se rendit à Londres, déterminé à mettre tout en œuvre pour servir son frère ; et après des peines incroyables, augmentées par l'intervalle de deux ans qui restoient à s'écouler

encore jusqu'à sa majorité, il parvint avec des sacrifices onéreux, à se procurer, sur les biens dont il devoit hériter après la mort de sa mère, une somme suffisante pour acheter un brevet d'enseigne à Fitzaubert, employant la presque totalité de son revenu à payer les dettes de ce dernier, et à lui fournir les moyens de tenir l'état d'un gentilhomme.

Mais ni les remontrances de Sydney, ni ses prières, ni ses bons procédés n'eurent assez de force sur l'esprit de Fitzaubert, pour l'empêcher de déclamer ouvertement contre sa mère. Il se regardoit comme dégagé de la promesse qu'il avoit faite à son père, par l'inexactitude de celui-ci à remplir ses engagemens, et par l'endurcissement postérieur de sa mère envers lui.

Lady Clannarmon qui s'aperçut que l'histoire qu'elle avoit eu tant de peine

à cacher, commençoit à devenir publique, jugea convenable de se retirer en pays étranger, et fixa sa résidence habituelle à Florence ; mais pour éloigner Sydney de son frère, elle l'envoya faire son tour d'Europe, ce qui le retint pendant deux ans, à l'expiration desquels, comme alors il étoit majeur, elle lui permit de retourner en Angleterre où il étoit depuis environ six mois, lorsqu'il se trouva aux fêtes de Wilmington, et il n'avoit pas vu Fitzaubert depuis son retour, parce que celui - ci étoit en Irlande avec son régiment.

Cependant il ne manquoit jamais de recevoir de ses nouvelles toutes les fois que celui-ci avoit besoin d'argent, ce qui arrivoit fréquemment parce que Fitzaubert avoit peu de délicatesse et une grande disposition à faire de folles dépenses.

La libéralité de Sydney envers son frère, opposée à la lésinerie de lady Clannarmon, l'avoit obligé de vivre avec beaucoup d'économie, de s'imposer même des privations multipliées ; mais peu de temps avant sa visite à Downton, elle lui avoit inopinément envoyé une traite sur son banquier pour une somme suffisante à l'effet de passer quelque temps à Londres où elle désiroit qu'il se rendît immédiatement.

CHAPITRE VII.

UNE semaine s'étoit écoulée depuis le départ de Mourtray ; on n'avoit reçu de lui qu'une seule lettre écrite en grande hâte, uniquement pour dire que le testament de son parent avoit été reconnu valable, et que le montant du legs lui seroit payé immédiatement ; mais que le reste des affaires étoit dans un état plus compliqué que la lettre de Sharp ne l'avoit donné à entendre, quoique les jurisconsultes auxquels il s'étoit adressé fussent d'avis que son titre à la propriété d'Antigoa étoit bon. Dans un *post-scriptum* il ajoutoit qu'il avoit acheté une voiture, mais qu'il n'avoit pas encore trouvé de maison à sa convenance.

Les dames furent donc obligées de modérer leur impatience jusqu'à ce qu'elles reçussent des nouvelles ultérieures ; mais chaque courrier qui n'apportoit rien les mettoit hors d'elles-mêmes, et à la fin mistriss Mourtray protesta que si son mari ne se procuroit pas sur-le-champ une maison, elle iroit à Londres en chercher une elle-même.

A peine son dépit s'étoit-il ainsi exhalé, qu'une lettre fortunée vint lui apprendre que M. Mourtray avoit loué une maison garnie dans Upper-Wimpole-Street, et que tout y étoit disposé pour recevoir sa famille ; en même temps il adressa quelques lignes à du Masson avec un billet de banque qui enchanta tellement le bon vieillard, qu'il se réconcilia avec le départ de son écolière, et s'écria : *partez donc, mademoiselle, partez ; et moi aussi*

je partirai, grâce à monsieur votre père, déclarant que son intention étoit d'aller joindre quelques-uns de ses compatriotes dans l'île de Jersey.

Le lieu de sa retraite importoit fort peu à mistriss Mourtray qui pourtant lui vouloit du bien; mais pour le moment elle n'avoit d'attention à donner qu'aux préparatifs de son voyage. Pour Emma, ce fut avec un véritable regret qu'elle prit congé de lui. Elle alla faire aussi ses adieux aux pauvres du village, dont elle étoit adorée; car quelque foibles que ses moyens eussent été jusqu'alors, elle avoit fait tout ce qui étoit en son pouvoir pour les secourir. Lorsqu'elle ne pouvoit pas leur donner d'argent, elle s'occupoit, malgré son peu de goût pour le travail, à faire du linge pour eux; elle avoit persuadé à sa mère de former pour les malades une petite pharmacie dont elle s'étoit

réservé l'emploi. Souvent elle donnoit aux enfans des leçons de lecture et d'écriture, ou inculquoit dans leurs esprits les principes de morale et de religion qu'elle avoit reçus de son père.

Comme les dispositions relatives au départ de la famille avoient été faites long-temps à l'avance, l'arrivée des dames à Londres ne suivit que de deux jours la lettre de M. Mourtray. La vue d'une grande ville n'étoit pas tout-à-fait un spectacle nouveau pour Emma, car sa mère, jadis, pendant que la famille de Wilmington étoit en Irlande, l'avoit conduite à Bath où elles avoient passé une semaine; cependant l'aspect de Londres lui fit éprouver, au premier coup d'œil, autant de surprise que de ravissement.

Mistriss Mourtray ne fut point du-tout contente de la situation de sa nouvelle maison; elle se plaignoit que le

quartier fût presqu'aussi tranquille que Downton ; elle auroit préféré Bond-Street, Piccadilly, ou Pall-Mall, afin que le tumulte, disoit-elle, la convainquit qu'elle étoit réellement à Londres.

Emma n'eût pas plutôt embrassé son père, que son premier soin fut de s'informer si Wimpole-Street étoit près de Grosvenor-Square, qu'habitoit la famille de Wilmington, et elle fut affligée d'apprendre que la distance étoit considérable. Cependant, pour ne pas perdre un moment, elle se hâta d'écrire un billet à lady Bell, pour la prévenir qu'elle étoit à Londres, et qu'elle avoit des choses agréables à lui communiquer, ne doutant point qu'elle n'accourût immédiatement. Mais le commissionnaire qu'elle avoit chargé de faire la plus grande diligence, revint dire, au bout de quelque temps, qu'il avoit

remis le billet et qu'on lui avoit dit qu'il n'exigeoit pas de réponse.

Emma un peu déconcertée, mais voulant excuser son amie, supposa que l'on pouvoit être à table lorsque son billet fut remis; elle se rappela que lord Wilmington dînoit très-tard à la ville. Il seroit possible qu'elle n'eût pas le temps de venir la voir le soir même, mais elle étoit sûre d'avoir le lendemain matin sa visite.

Elle se trompa cependant; car la matinée s'écoula sans qu'elle eût de nouvelles de Grosvenor-Square. Emma et mistriss Mourtray furent alors convaincues qu'il avoit été commis quelque bévue dans la remise du billet; ainsi, sans tenir à une étiquette ridicule entre deux amies, la première résolut d'aller dans la soirée voir elle-même lady Bell; mais comme elle alloit se mettre à table elle reçut

un chiffon de papier qui contenoit ces mots :

« Quel motif, ma chère Emma, peut vous avoir conduite à Londres ? Dieu sait quand il me sera possible de vous voir, car j'ai des engagemens par-dessus les yeux. Je veux cependant, si maman le permet, trouver le moyen de vous aller voir quelque matin, dès que j'en aurai le temps. Toute à vous,

ISABELLA FONTELIEU. »

Cette froide et laconique missive qui renversoit toutes les espérances qu'avoit conçues Emma de surprendre agréablement son amie, lui causa tant de chagrin qu'elle put à peine retenir ses larmes; mais honteuse de montrer tant de foiblesse, elle donna le billet à lire à sa mère, et sortit de la chambre. Ne pas témoigner la moindre satisfaction

de mon arrivée, se disoit-elle en elle-même, après des protestations si chaudes d'amitié ! Ah, mon père, je crains bien que vous n'ayez porté sur lady Bell un meilleur jugement que moi !

Mistriss Mourtray rappela aussitôt sa fille, et lui déclara, sans aucune réserve, que lady Bell s'étoit si mal conduite qu'elle pensoit qu'il falloit rompre avec elle ; mais Emma, quoique bien fâchée, n'eut pas plutôt entendu cet arrêt, qu'elle oublia son mécontentement pour justifier lady Bell ; elle allégua, pour sa défense, qu'elle étoit sûre qu'elle n'avoit point agi par sa propre impulsion, mais par celle d'autres personnes qui lui étoient moins attachées.

Il s'agissoit de pourvoir à l'article intéressant de la toilette. Mistriss Mourtray ne voulant pas s'en rapporter à son propre goût sur un point de cette importance, avoit peu ajouté à sa garde-

robe et à celle de sa fille ; elle attendoit qu'elle eût vu lady Wilmington ; et les jeunes ladys qui, naturellement, devoient avoir le meilleur genre de mise ; mais dès qu'elle eut perdu l'espérance de se diriger sur ces modèles, elle résolut de ne pas différer plus long-temps, et le lendemain matin elle traîna Emma de boutique en boutique, jusqu'à ce qu'elles fussent exténuées de fatigue.

Toute la famille, le jour suivant, fut invitée à dîner chez M. Chowles qui avoit vu M. Mourtray plusieurs fois depuis qu'il étoit à Londres, et qui avoit été faire visite aux dames le lendemain de leur arrivée.

M. Chowles, quoique précédemment inconnu à Mourtray, avoit nécessairement, en sa qualité d'exécuteur testamentaire du parent défunt, beaucoup d'affaires à traiter avec lui. Il avoit d'abord offert de payer immédiatement

les vingt mille livres sterling qu'il avoit entre les mains ; mais ayant ensuite réfléchi qu'il seroit très - avantageux pour son commerce qu'il retînt cette somme quelque temps encore, il l'obtint du facile et obligeant Mourtray qui, pourtant, auroit pu en disposer beaucoup plus avantageusement.

Chowles étoit un des premiers négocians des Indes occidentales ; ses affaires étoient très-étendues, et l'on supposoit que son crédit étoit établi sur les fondemens les plus solides. Jl ne résidoit pas à sa maison de commerce dans la cité ; mais il habitoit un vaste hôtel dans Hanower-Square.

C'est là que la famille de Mourtray se rendit, à cinq heures, le jour fixé : le maître de la maison vint les recevoir au haut de l'escalier, et les introduisit dans le sallon, où ils trouvèrent un couple que Chowles leur présenta comme

ses parens, et qu'il nomma à demi-voix, de manière à être entendu, les honorables M. et mistriss Prouting.

Le mari étoit petit, maigre, serré, avec une figure pâle et pointue, et un nez flûté; c'étoit en apparence le plus insignifiant des êtres; il sembloit ne pouvoir faire autre chose que de servir d'écho à sa femme, femme de tête, et qui, à toute occasion, se montroit extrêmement décidée.

La dame étoit fort laide, très-marquée de petite vérole, et avoit une tournure plus qu'ordinaire; il paroît cependant qu'elle ne le croyoit pas, car elle étoit mise avec une extrême recherche, et affectoit la prétention de suivre la dernière mode. Elle avoit une tunique de velours violet, avec des manches de satin jaune, si courtes, que ses bras rouges étoient nus jusque par-de-là le coude; ses cheveux roux étoient

cachés sous une perruque noire *à la Titus*, sur le devant de laquelle brilloit une large étoile de diamans, qui soutenoit deux hautes plumes jaunes et vertes.

Il seroit injuste de ne pas ajouter à ces portraits celui du maître de la maison, personnage fait pour être remarqué partout.

M. Chowles étoit un homme de quarante à cinquante ans ; il avoit passé sa jeunesse dans les Indes occidentales, où son teint étoit devenu fortement basanné, et à proportion qu'il avoit acquis de la fortune, il avoit acquis de l'embonpoint, qui malheureusement ne s'accordoit pas avec sa taille courte et ramassée ; de grands yeux effarés sembloient s'élancer de son front brillant, et ses dents longues et jaunes paroissoient avoir la même propension à se mettre en évidence.

Tel étoit Chowles en personne. Pour amuser ses hôtes, et pour leur donner une haute idée de son goût et de sa magnificence, il les promena dans une longue file d'appartemens qu'il venoit de décorer.

Mais Emma, qui avoit été si souvent à Wilmington, avoit appris à ne pas confondre des ornemens mal choisis, et somptueusement ridicules, avec une élégante simplicité ; de sorte qu'elle ne répondoit rien à toutes les observations de M. Chowles, sur la richesse et le bon goût qui brilloit dans sa maison, quoique sa mère fût parfaitement et en tout point du même avis que lui.

Le dîner fut servi avec profusion : on couvrit la table d'une immense quantité de plats ; mais les domestiques étoient épais et maladroits. Chowles, de temps en temps, regardoit avec de lourdes grimaces ses hôtes campagnards pour ob-

server l'impression que produisoit la somptuosité de sa table, sur des gens accoutumés depuis si long-temps à une frugale économie.

« Vous voyez, miss, dit-il au dessert à Emma; (car il lui témoignoit des attentions marquées) vous voyez que les gens de la cité peuvent avoir des choses aussi élégantes et aussi bonnes que la noblesse. Soit dit sans vous offenser, ma cousine (s'inclinant vers mistriss Prouting); mais quoique je n'aime pas à me vanter, je n'ai encore vu personne qui pût dire qu'il entend mieux que moi toutes ces sortes de choses.

— O! mon cher monsieur, s'écria mistriss Prouting, tout le monde rend justice à votre goût; le mérite de votre cuisinier est aussi en haute renommée; et pas plus tard qu'hier au soir, j'entendis un grand personnage dire qu'il croyoit que vous aviez résolu d'accaparer

tout ce qu'il y à de beau a Londres; car personne ne peut acheter un tableau de prix, une bague ou même une tabatière, dès qu'une fois vous en avez entendu parler.

— Ha! ha! il y a de bonnes raisons pour cela. Vraiment, tous ces grands seigneurs sont pauvres comme des rats. Pour moi, dès que j'aime quelque chose (jetant sur Emma un œil en coulisse), aussitôt je veux l'avoir, je l'ai, et cela finit par là.

— Fort bien, parfaitement bien, dit la complaisante mistriss Prouting.

— Mais comment pouvez-vous fournir à toutes vos fantaisies? ajouta son mari.

— Oh! pour cela, quoique je sois loin de me vanter, car je hais l'ostentation, dit Chowles, en se rengorgeant avec importance, je suis en état de compter des guinées à un homme aussi

long-temps qu'il le voudra, et cela est su à l'autre extrémité de la ville. »

Tandis que Chowles étoit ainsi en train de s'exalter, mistriss Prouting dit, à voix basse, à Emma : « Il y a certaines gens qui ont vécu si long-temps sans posséder rien d'un peu passable, que tout cela, dès qu'il l'ont, leur paroît étrange au point d'en assommer tout le monde; ils feroient bien mieux pourtant de retenir leur langue, et de ne pas faire apercevoir à chacun qu'ils n'ont pas toujours été ainsi. Le pauvre M. Chowles est le meilleur homme du monde; mais il a ce défaut-là. »

Emma étonnée d'un tel discours de la part d'une personne qu'elle savoit être la parente de son hôte, et qui, quelques minutes auparavant, l'avoit accablé de flatteries, lui répondit seulement que M. Chowles paroissoit

avoir un plaisir bien naturel à ne rien oublier pour faire honneur à ses hôtes.

— Vous n'y êtes pas, miss; dites, pour se faire honneur à lui-même; c'est uniquement pour cela qu'il se met en frais. »

Pendant ce temps-là, mistriss Mourtray jouissoit complètement : elle se trouvoit là parfaitement à son aise; elle n'étoit point confondue dans la foule, comme cela lui étoit souvent arrivé à Wilmington; la réserve orgueilleuse des maîtres de la maison ne la contraignoit point au silence; elle étoit au contraire une des personnes sur lesquelles se fixoit le plus particulièrement l'attention.

Pendant le dîner on lui avoit fait goûter de tant de choses, on avoit présenté tant d'objets à son admiration, elle avoit eu tant à dire et à écouter, qu'il est douteux de savoir lequel éprouvoit

le plus de ravissement, d'elle ou de Chowles ; car c'étoit une bonne fortune pour l'ostentation et la vanité de celui-ci qu'un convive du caractère de mistriss Mourtray.

Mais une circonstance la déconcertoit un peu ; c'étoit de voir que son mari fût dans son humeur silencieuse, regardant tout ce qui l'environnoit, avec la plus complète indifférence. En vain par de fréquentes apostrophes, elle essayoit de provoquer son admiration ; elle ne put lui arracher trois paroles jusqu'au moment où la conversation tourna sur la politique.

Mourtray s'aperçut que Chowles manifestoit quelque prédilection pour les principes révolutionnaires de la France, uniquement parce qu'il avoit la foiblesse d'imaginer que s'ils venoient à se propager dans son pays, ses supérieurs auxquels il portoit envie

et qu'il détestoit, seroient forcés de descendre à son niveau. Mourtray crut donc nécessaire de professer ouvertement non-seulement son attachement profond à la constitution d'Angleterre, mais son aversion enracinée pour les principes démocratiques; et comme les discussions politiques n'étoient du goût d'aucune des dames, mistriss Prouting proposa à celles-ci de lever le siége.

Après que les hommes les eurent jointes, la soirée se passa pour Emma plus désagréablement encore que le dîner; car Chowles à qui elle inspiroit un sentiment trop peu délicat pour être appelé de l'admiration, le lui fit connoître par une si offensante familiarité, qu'elle conçut pour lui un véritable dégoût. Il sembloit supposer que, comme il avoit le moyen de se procurer tout ce qu'il convoitoit, Emma pourroit être rangée dans cette classe : il attri-

buoit sa réserve en partie à ce qu'elle ne sentoit pas tout le prix de ses attentions, et en partie à l'éducation rustique qu'elle avoit reçue.

Il fut extrêmement satisfait de la conduite de sa mère qui étoit évidemment éblouie par sa magnificence, et il lui fit si bien sa cour qu'il s'établit entièrement dans sa faveur.

Heureusement pour Emma, la compagnie ne plaisoit pas plus à son père qu'à elle-même; et à son grand soulagement, il fit signe à sa femme de se retirer dès que la décence le permit; elle ne s'y prêta qu'avec beaucoup de répugnance. Car après avoir vécu si long-temps dans la retraite, toute espèce de société lui étoit extrêmement agréable; et comme elle n'avoit pas une grande délicatesse de discernement, elle trouvoit plus à approuver qu'à reprendre dans ceux avec lesquels elle

avoit passé, disoit-elle, une journée agréable.

Mourtray qui avoit un profond respect pour le caractère d'un négociant anglois, et qui autrefois en avoit connu plusieurs d'un mérite distingué, fut très-fâché de trouver Chowles si différent de ce qu'il s'étoit imaginé. Quoiqu'il n'élevât aucun doute sur son honnêteté et sur son intégrité, il n'avoit pas trouvé en lui cette sincérité, cette bonhomie qu'il avoit attendues ; car toutes les fois qu'il lui avoit parlé d'affaires, celui-ci avoit toujours trouvé le moyen ou d'éluder ses questions ou de n'y répondre que très-imparfaitement.

En lui confiant ses fonds, Mourtray avoit cru s'assurer une liaison agréable, et un placement avantageux, car on savoit que Chowles avoit une fortune immense ; mais la parade ridicule qu'il

en avoit faite décéloit un esprit vain, une âme étroite; et quoique Mourtray eut facilement excusé en lui quelque défaut d'usage, il étoit choqué de voir que ses manières fussent non-seulement grossières, mais libres et présomptueuses.

Quant à ses opinions démocratiques, Mourtray savoit bien qu'elles n'étoient l'effet que de son excessive ignorance, et que sans rien comprendre à ce qu'il admiroit, il avoit simplement quelque notion confuse d'une égalité de conditions qu'il eût cependant été bien fâché de voir s'étendre jusqu'aux fortunes.

Cependant Mourtray se trouvoit lié d'affaires avec cet homme : en conséquence il jugea prudent de ne pas faire connoître même à sa famille l'impression défavorable qu'il conservoit de son caractère.

CHAPITRE VIII.

La matinée suivante, au moment même où mistriss Mourtray et sa fille alloient sortir, on annonça lord Wilmington. Rien ne pouvoit être plus inattendu que cette visite; c'étoit un honneur qu'à Downton la famille avoit rarement reçu de lui. Après une infinité de salutations, de sourires et de complimens, il s'assit en face d'Emma dont il ne manqua pas de remarquer la grâce et la tournure, relevées par ses habits du matin et par une coiffure élégante; et tandis qu'il adressoit quelques choses gracieuses à mistriss Mourtray, ses yeux qui avoient l'air d'être baissés se détournoient pour passer en revue les charmes de son aimable fille, toutes

les fois que sans être aperçu, il pouvoit lancer sur elle un regard furtif.

Mistriss Mourtray qui croyoit avoir sujet d'être mécontente de lui et de toute sa famille, parut tenir peu de compte de ses politesses soudaines, et des excuses qu'il allégua en faveur des dames; mais pour lui faire voir qu'elle avoit acquis quelque importance, elle se hâta de lui apprendre la nouvelle de son accroissement de fortune, avec toutes les circonstances qui l'avoient mise à portée de venir voir à Londres ses amis.

Quoiqu'elle n'eût pas voulu, pour tout au monde, faire un mensonge prémédité, elle ne put s'empêcher d'agrandir ses futures espérances, et de présenter les choses, moins selon la réalité, que selon ses désirs.

Le comte feignit d'apprendre ces détails avec beaucoup d'intérêt, mais

quoique une surprise agréable se peignît sur sa figure, la vérité étoit qu'il savoit déja la plus grande partie des choses qui venoient de lui être racontées. Enchanté cependant d'avoir un prétexte si plausible pour redoubler de politesses, après l'avoir assurée qu'il n'avoit jamais rien appris qui lui eût causé autant de plaisir, il parla de son mari comme d'une des personnes qu'il estimoit le plus, et il se confondit en regrets de ce qu'il n'avoit pas eu le bonheur de le voir plus souvent à Wilmington; il fit à mistriss Mourtray des reproches aimables de s'être confinée si long-temps à Downton, et finit par déplorer le malheur des dames de Grosvenor-Square, que les froids rigoureux avoient empêchées de venir visiter (en regardant Emma) d'aussi précieuses, d'aussi aimables amies que mistriss et miss Mourtray.

Il les supplia donc, avant de prendre congé d'elles, d'avoir la bonté de laisser de côté le cérémonial, et d'accepter, pour le lendemain, le dîner de lady Wilmington; j'espère, ma chère miss Mourtray, ajouta-t-il, que votre excellent père voudra bien être de la partie; nous nous mettons à table à six heures; vous connoissez notre exactitude, nous ayant fait le plaisir extrême d'habiter souvent avec nous à Wilmington. Je suis forcé d'économiser beaucoup le temps; je suis toujours écrasé d'affaires, et je n'ai jamais une minute à moi; c'est ce qui fait que je suis régulier comme une pendule, et à moins que je ne sois retenu à la chambre des pairs, le dîner est servi exactement à l'heure indiquée, car je n'attends jamais personne.

En finissant ces mots, il fut sur le point de laisser éclater dans son main-

tien le sentiment de sa propre importance, mais il se rappela que son rôle étoit de témoigner de la condescendance et des égards ; il prit donc un sourire gracieux, salua profondément, et sortit.

Pour connoître le motif de cette visite soudaine, et de ces politesses affectées, il est bon de raconter ce qui s'étoit passé auparavant dans Grosvenor-Square.

On suppose aisément que la renommée n'avoit pas gardé le silence sur le legs fait à Mourtray ; les circonstances de cet événement, rapportées de cent manières différentes, étoient parvenues enfin aux oreilles de la famille de Wilmington ; mais les dames avoient à s'occuper de tant d'affaires importantes, qu'elles avoient à peine prêté quelque attention à un sujet qui les intéressoit aussi peu

que le bonheur survenu à la famille de Mourtray.

Pour le comte, il en avoit été plus frappé : il y voyoit l'augmentation du crédit d'un homme dont il désiroit se ménager l'influence ; car le bruit de la dissolution immédiate du parlement s'étoit généralement répandu la semaine précédente, et un événement de cette nature produisoit toujours en lui une violente fermentation.

Le matin pendant son déjeuner, tout en paroissant lire les papiers-nouvelles, afin de se dispenser de prendre part à la conversation, il avoit repassé dans sa tête tout ce qui concernoit les élections, et blâmé son défaut de prévoyance de n'avoir pas redoublé de civilités envers Mourtray, qui, quoiqu'il n'eut que des posses ions peu considérables, pouvoit avoir beaucoup de suffrages à sa disposition, étant extrême-

ment aimé et respecté, et exerçant, par une sorte de droit héréditaire, la plus grande influence sur beaucoup de propriétaires de francs-fiefs.

Lord Wilmington réfléchit aussi que dans le bourg qu'il considéroit comme l'entier appanage de la noble maison de Fontelieu, Mourtray avoit un si grand nombre d'amis que s'il étoit disposé à se tourner du côté de sir William Elliston, qui paroissoit déja sûr de se faire personnellement élire, il étoit à craindre que le baronet, fort de cet appui, ne vînt à lui contester son droit de nommer l'autre membre.

Aussitôt donc qu'il entendit parler de la dernière acquisition de Mourtray, il résolut de lui écrire sur-le-champ une lettre pleine de flatteries et de félicitations ; mais malheureusement à ce moment même, sa tête étoit si embarrassée par une multitude de combinai-

sons politiques, que non-seulement la lettre qu'il projetoit, mais même ce qu'il avoit entendu dire de l'arrivée de Mourtray, sortit tout à coup de sa mémoire. Quand cela lui revint, il fut déconcerté de son oubli, et se frappant le front; « Quelqu'un de vous, dit-il aux siens, n'a-t-il pas oui parler que la famille de Mourtray étoit à Londres, ou devoit y arriver bientôt?

— Oh! oui, papa, s'écria lady Bell; ils sont ici depuis quelques jours.

— Les avez-vous vus, demanda-t-il précipitamment?

— Oh! mon Dieu non; je n'en ai pas encore eu le temps.

— Vous avez très-mal fait, oui, très-mal de ne pas les voir. Je croyois qu'Emma Mourtray étoit votre meilleure amie.

— Oh! sans doute: c'est-à-dire à la campagne, papa; mais ici vous savez

bien que c'est tout-à-fait différent; j'ai des amies d'un autre genre.

— En vérité, je n'entends rien à vos distinctions; vous parlez de vos amies comme de vos habillemens d'hiver et d'été; il semble que vous preniez les uns ou les autres, selon le besoin, avec la même indifférence.

— Oh! certainement j'éprouverai un plaisir incroyable à voir Emma; mais j'étois loin de soupçonner, papa, que vous tinssiez le moindre compte de la famille Mourtray.

— Vous étiez loin de soupçonner? ah! oui-dà! et comment vous avisez-vous de juger, dit Wilmington avec humeur, des choses dont je tiens ou ne tiens pas compte? Je vous dis, lady Isabella, ainsi qu'à tout ce qui vous entoure, que je suis très-peiné et tout-à-fait mécontent que vous ayiez ainsi négligé ces gens-là.

— D'honneur, milord, à vous parler vrai, il ne m'est jamais arrivé de penser à eux, dit négligemment la comtesse.

— Ni à moi, en vérité, dit Elisabeth, précisément du même ton.

— Permettez-moi de vous dire, madame, répondit le comte, en se tournant vers lady Wilmington, que c'est par de tels oublis que vous ruinez mes intérêts dans la province, et que vous détruisez souvent en une heure ce qui m'a coûté des mois et des années de soins et de dépenses.

Lady Wilmington, sans répliquer à ce discours, dit qu'elle avoit toujours eu de l'inclination pour la jeune personne qui étoit gentille, d'un naturel heureux, et véritablement bien supérieure à tout le reste des odieux campagnards de leur voisinage.

— Odieux campagnards, répéta le

comte, odieux campagnards ! Voilà pourtant comment vous vous exprimeriez, y eût-il ici vingt personnes, et fussiez-vous sûre que cela seroit répété à tous ceux qui auroient le plus sujet d'en être choqués.

— Eh ! quoi, papa, dit lady Elisabeth, ne trouvez-vous pas nos grossiers voisins aussi détestables que nous les trouvons nous-mêmes ?

— Non, non sans doute. Personne n'est détestable quand il sert mes intérêts, et je vous charge d'être très-circonspecte en parlant de quelque personne ou de quelque chose que ce soit dans la province : mais brisons là-dessus. Pour réparer le passé, je vais moi-même aller faire visite ce matin à la famille Mourtray, et les inviter à dîner pour demain.

— J'y consens de tout mon cœur, dit lady Wilmington ; mais je vous en

prie, dites-leur bien que nous ne dînons qu'à six heures, autrement je les aurai sur les bras avant d'avoir commencé ma toilette.

— Je donnerois grand'chose, s'écria lady Bell, aussitôt que son père fut sorti, pour savoir ce qui fait que papa est devenu subitement d'une politesse si extraordinaire.

— Je n'y comprends rien, répondit sa sœur.

— Bah! s'écria la comtesse, cela tient à quelque projet extravagant relativement aux élections; je gagerois qu'il a besoin des suffrages de monsieur Mourtray. »

Les civilités excessives de lord Wilmington n'avoient pas causé moins de surprise aux dames de Wimpole-Street qu'à celles de Grosvenor-Square; mais quand Mourtray en fut informé, comme il étoit au courant des nouvelles au

sujet du parlement, et qu'il venoit de recevoir plusieurs lettres de sa province, il pénétra aisément les vues du lord: ce qui ne l'empêcha pas de conserver au-dedans de lui ses opinions.

Le jour suivant, un gros rhume empêcha mistriss Mourtray de sortir; de sorte qu'Emma et son père se rendirent seuls à Grosvenor-Square. Lord Wilmington les reçut avec une telle affectation de joie, et les accabla d'un tel déluge de complimens, que Mourtray fut sur le point de perdre toute patience; ce fut pourtant de lui que le comte parut toujours s'occuper de préférence, quoique Emma fixât par intervalle son attention.

Lady Wilmington, à qui le comte avoit bien fait sa leçon, fut de son côté très-gracieuse; lady Elisabeth, avec ses manières froides, fit un effort pour être polie; à l'égard de lady Bell, elle témoigna

moigna un attachement si vif à sa bonne amie, elle exprima tant de plaisir de la voir, que cet accueil, comparé au style de son billet, parut tout-à-fait incompréhensible.

Le fait est que lady Bell, avec peu de sensibilité, étoit toujours décidée par le caprice du moment. Lorsque, pour la première fois, elle apprit l'arrivée d'Emma, elle avoit la tête préoccupée d'un bal où elle devoit aller le soir, et tant de projets s'étoient succédés depuis dans son esprit, qu'ils n'avoient laissé de place pour aucune autre idée.

Présentement, il arrivoit qu'elle étoit mécontente de sa sœur, à qui, à défaut de toute autre, elle avoit confié plusieurs secrets; mais elle n'eut pas plutôt revu son amie de la campagne, qu'il lui vint à l'idée que ce seroit pour elle une bien meilleure confidente; et brûlant

de lui parler d'elle-même, de ses conquêtes, des plans qu'elle bâtissoit, elle se sentit pour elle un violent accès d'affection.

Il y avoit dans l'appartement deux autres dames, grandes amies de la comtesse, dont le caractère étoit de ceux qu'il est impossible de peindre parce qu'ils n'ont point de physionomie, et un seul gentilhomme qui n'avoit rien de remarquable qu'un fonds extraordinaire de patience qui lui faisoit écouter pendant des heures entières les discussions politiques du comte.

Mais pour le présent il éprouvoit un peu de relâche; car lord Wilmington ayant beaucoup de curiosité de savoir au juste à quoi s'en tenir sur la nouvelle fortune de Mourtray, prit celui-ci à part, pour se faire raconter le tout en détail. Il apprit, non sans une secrette satisfaction, que Mourtray étoit loin

d'être encore en possession de l'habitation d'Antigoa. Il dissimula cependant, et mettant la main sur sa poitrine, il déclara sur son honneur, combien il étoit charmé d'apprendre que l'ancienne et respectable famille des Mourtray recouvrait présentement une partie de l'éclat qu'elle avoit eu jadis. Quant aux vues personnelles qui lui faisoient rechercher l'appui de Mourtray, il différa d'en parler jusqu'à ce qu'une intimité plus grande lui en fournit l'occasion.

On annonça le dîner : rien n'étonna plus Emma que la différence qu'elle remarqua entre lady Wilmington vivant à la campagne, et lady Wilmington faisant les honneurs de sa table à Londres. Ici elle avoit le meilleur ton, elle étoit attentive pour ses hôtes, gaie et prenant part à la conversation; là, elle avoit coutume de rester muette, un coude appuyé sur la table et touchant à peine

aux mets sous prétexte d'indisposition; quelquefois haussant les épaules ou lançant un regard de travers parce que quelque pauvre campagnard avoit porté son couteau à sa bouche au lieu d'y porter sa fourchette, ou avoit bu à sa santé, ce qui étoit pour elle un supplice.

On venoit d'emporter la soupe, tout à coup elle demanda au comte s'il n'attendoit pas lord Miramont ?

— Oui, mais vous savez bien que je ne retarde mon dîner pour personne.

— Ah ! quel malheur qu'il ne soit pas venu, dit Emma intérieurement, j'aurois vu l'homme le plus élégant de Londres !

Avant qu'elle devint si intime avec lady Bell, elle s'étoit formé une idée d'un seigneur élégant, par les détails qu'elle avoit lus avec du Masson, sur Louis XIV et sur sa cour, et qu'elle avoit adaptés à son propre pays, sur le

modèle de sir Charles Grandisson, en lui ôtant seulement la perruque, l'habit paré et l'épée. Mais quoique lady Bell eut grandement rectifié ses notions à ce sujet et l'eut préparée à voir une toilette très-négligée, elle imaginoit toujours qu'un merveilleux offriroit quelque chose de frappant, surtout dans ses manières.

Le premier service venoit d'être enlevé et le second mis sur la table, lorsque la porte s'ouvrit, et l'on vit paroître, en se glissant, un grand et beau jeune homme, qui, faisant un signe de côté au comte, alla se jeter dans un siège à côté de milady.

— D'honneur, je ne croyois pas qu'il fût si tard, dit-il en se mettant à table.

— Oh! vous ne savez jamais l'heure, s'écria lord Wilmington; que voulez-vous manger ?

— Ce qui se trouvera, répondit l'autre avec un sourire; car il savoit bien que l'usage de la maison n'étoit pas que les plats une fois enlevés reparussent sur la table; il se contenta donc du second service, et sans dire un mot, il se mit à manger avec trop de précipitation, pour pouvoir jeter les yeux sur les convives.

Cependant Emma qui avoit dîné, l'observoit à loisir : sa figure et sa tournure lui semblèrent ce qu'elle avoit jamais vu de plus beau; mais il est impossible d'exprimer la surprise qu'elle ressentit en voyant sa toilette mal-propre et ses manières inattentives. Elle s'étonnoit qu'il eût osé paroître devant lady Wilmington, si élégante et si recherchée elle-même, avec des cheveux non peignés, ébouriffés en tout sens, et en pantalon. Quoique la mode des grosses cravattes ne fut pas entière-

ment inconnue à Emma, celle du jeune lord étoit si énorme, et elle voyoit tant de gilets sortir de dessous son habit, qu'elle ne put s'empêcher de conclure qu'en dépit de sa bonne mine, il étoit tourmenté de quelque violent rhumatisme.

Lady Bell qui étoit placée à côté d'Emma, lui dit à demi-voix : n'est-il pas vrai que Miramont est charmant? comme il a l'air instruit!

— Je ne sais pas, dit Emma, sur quoi vous pouvez présentement en juger ; mais je suppose qu'il a reçu une éducation soignée.

— Une éducation ! s'écria lady Bell, oh! oui, oui. C'est lady Fredville qui depuis long-temps s'en est chargée.

— Il est malheureux, en ce cas, qu'elle ne lui prescrive pas de se mettre mieux.

— Lui! il est mis dans le dernier goût; c'est absolument *le genre*.

— En vérité! s'écria Emma, je ne m'en serois pas doutée; mais quelle est cette lady Fredv.....

— Chut! chut! interrompit lady Bell; maman me fait des yeux sévères, elle m'observe; je vous conterai cela dans un autre moment.

On servit le dessert et lord Miramont cessant d'être occupé, commença ar jeter les yeux autour de lui : il les arrêta sur Emma avec une expression de surprise et de ravissement qui la fit rougir; et elle l'entendit demander tout bas son nom à la comtesse, qui lui répondit très-laconiquement : *Miss Mourtray*.

Alors il entama une conversation très-vive avec les dames, disant des choses gaies, surtout à lady Bell; mais il se défendit de se mêler à celle des

hommes, parce que lord Wilmington étoit enfoncé dans la politique.

— Vous et moi, dit-il en s'adressant au comte, nous différons d'opinions, et l'argumentation me déplaît. Je veux laisser aller librement le cours des choses et ne m'affecter de rien, tandis que j'ai de la jeunesse et de la santé.

— Vous serez bien forcé, lord Miramont, de sortir de cette insouciance; car si nous ne réussissons pas à renverser la république française, notre sûreté à nous-mêmes est problématique; et c'est pour moi un chagrin extrême de voir combien peu, dans ces temps critiques, votre grandeur se mêle des affaires de la nation; vous ne paroissez jamais à la chambre.

— C'est à des têtes sages comme la vôtre, lord Wilmington, dit le jeune lord en riant, que je laisse le soin de régler les affaires de la nation. La cham-

bre est une *pétaudière* où je vais le plus rarement possible; mais s'il y avoit quelque danger réel à appréhender des Français, tout vrai Breton emploieroit pour les repousser son bras et sa fortune; et je suis de ce nombre.

— Cependant votre grandeur a une prédilection particulière pour tout ce qui tient aux usages français : je désire que cet engouement ne s'étende pas jusqu'à leurs opinions.

— Ma prédilection se borne à leurs cuisiniers, à leur goût dans le logement, l'ameublement, les équipages, et la parure des femmes. —

En ce moment, lady Wilmington se leva, et les dames se retirèrent pour prendre le café.

— Je vous prie, lady Bell, dit Emma, aussitôt qu'elles furent à l'écart, expliquez-moi ce que vous vouliez dire au sujet de l'éducation de lord Mira-

mont, entreprise par lady Fredville; il paroît avoir au moins vingt-trois ou vingt-quatre ans.

— Votre ignorance, répondit-elle, est extrêmement divertissante ; mais en y réfléchissant, je veux vous laisser à vous-même le soin de pénétrer ce mystère et plusieurs autres ; ce qui vous sera facile, lorsque vous aurez passé quelque temps avec nous.

Lady Wilmington fit signe alors à Emma de venir s'asseoir auprès d'elle, afin qu'elle pût lui apprendre l'histoire du legs ; et comme elle avoit un bien meilleur cœur que son mari, elle éprouva réellement du plaisir de l'amélioration du sort d'Emma.

Il n'y avoit pas long-temps que les dames étoient dans le sallon, lorsqu'elles furent jointes par lord Miramont, qui s'avança gaiement, en disant: Je viens d'esquiver le plus terrible

assaut ! ils sont en bas à parler d'élections, que je déteste encore plus que la politique.

Alors, se jetant sur un sopha, une jambe étendue dans toute sa longueur, il prit son étui à cure-dents, et en tira un, qu'il promena dans sa bouche, comme si personne n'eût été là.

La salle étoit très-spacieuse ; elle avoit au moins cinquante pieds de long. Lady Wilmington étoit assise à une extrémité, auprès du feu, et discouroit avec ses amies ; lady Elisabeth, occupée à quelque ouvrage, étoit de la conversation ; Emma était assise auprès de lady Bell, qui versoit le café, à peu de distance du feu, précisément en face du sopha de lord Miramont, qui lui cria tout-à-coup : Venez ici, ma chère Bell.

— Vraiment ! est-ce que vous ne pouvez-pas venir vous-même ?

— J'ai fait une course de chevaux ce matin, avec Saunders, et je suis excédé de lassitude. Puis il ajouta, en bâillant : Vous êtes si bonne, si compatissante, ma jolie cousine, que je suis sûr que vous viendrez.

— Eh bien, qu'avez-vous à me dire? demanda lady Bell, en s'approchant de lui.

— Quelle est cette jolie enfant qui paroît si innocente, et qui vous ressemble si peu?

— Si innocente! et qui me ressemble si peu! Comment, malhonnête, que voulez-vous dire avec un pareil compliment?

— Oh! je veux dire seulement qu'elle n'a pas encore acquis cet air aisé que l'on remarque si bien en vous; mais, encore une fois, qui est-elle?

— Une de nos voisines de campagne; ma mère vous a dit son nom.

— Comment diable, une de vos voisines ! A présent que je sais cela, j'irai peut-être passer un mois ou deux avec vous, pendant cette triste saison de l'été où l'on ne sait que faire.

— C'est très-obligeant, assurément; et je dois être extrêmement flatté d'un voyage qui n'aura qu'Emma pour objet.

— Oh ! vous savez bien que j'ai eu quelquefois l'envie d'engager une affaire de cœur avec vous ; mais je n'en ai pas encore trouvé le temps.

— Mon cher Miramont, vous avez déjà tant de femmes dans vos filets, dit malicieusement lady Bell, que vous n'avez pas le temps de songer à de pauvres filles comme nous. Quels sont, je vous prie, vos projets pour ce soir ?

— Lady Fredville est chez elle ; elle donne à souper.

— En ce cas, il ne faut pas demander ce que vous deviendrez.

— Dites-moi, votre amie sait-elle parler ? dit lord Miramont; je n'ai pas encore entendu le son de sa voix.

— Oui, oui, elle sait parler; mais, pauvre petite! Cela ne connoît pas encore le monde; vous voyez qu'elle a besoin d'être formée.

— C'est une tâche que je ne serois pas fâché d'entreprendre. Cependant, il vaudroit peut-être mieux n'en rien faire; car un homme n'a pas plutôt dit deux ou trois mots à une jeune personne, qu'elle croit tout de suite qu'on a dessein d'épouser... et le mariage n'est point ma vocation. Malgré tout, je veux faire connoissance avec miss Mourtray.

— Venez donc, je vais vous présenter à elle. —

L'introduction faite, lord Miramont causa également avec l'une et l'autre.

— Dites-moi, je vous prie, de-

manda lady Bell, qui a gagné le pari de votre course de ce matin ?

— Moi ; cependant Saunders est un enragé ; il couroit avec une telle furie, que j'ai craint un moment qu'il ne mît en canelle une vieille bossue qui croisoit le chemin.

Lady Bell se mit à rire, tandis qu'Emma s'écria : Grand dieu !

— Ne soyez point alarmée, madame, dit-il ; j'ai ramassé la bonne vieille ; je l'ai portée saine et sauve chez elle, et je l'ai laissée plus contente qu'affligée de l'aventure qui lui est arrivée.

— Allons donc ! dit lady Bell ; je ne croirai jamais que vous ayez pris une bossue en croupe.

— Et quand je l'aurois fait ! croyez-vous que je ne pusse pas braver le ridicule, s'il s'agissoit de la vie d'une personne ?

— Mais ce n'étoit pas vous qui l'aviez renversée ?

— Qu'importe ? Saunders, en courant, l'étend tout de son long sur la route ; j'aurois été très-inhumain de ne pas la secourir. Je la portai dans mes bras jusqu'à sa maison, qui n'étoit pas à une grande distance. —

Le reste de la compagnie survint alors ; et après qu'on eut pris le thé, M. Mourtray et sa fille se retirèrent, accablés, comme à leur arrivée, des politesses du lord, et paroissant très-bien dans l'esprit de la comtesse.

Emma, de retour chez elle, rendit compte à sa mère de tout ce qui s'étoit passé ; mais quand elle vint à parler de lord Miramont, elle se sentit embarrassée, ne pouvant pas encore se rendre positivement compte de son opinion sur lui ; sa figure, cependant lui plaisoit beaucoup.

CHAPITRE IX.

Le lendemain matin, lady Bell alla voir Emma ; elle s'étoit rendue à pied à Wimpole-Street, suivie de sa gouvernante et d'un laquais. Mistriss Mourtray étant retenue par son rhume, ce fut Emma seule qui la reçut ; et l'amitié de lady Bell fut aussi démonstrative qu'elle l'avoit été précédemment à la campagne.

Savez-vous bien, dit-elle, que j'ai eu beaucoup de peine à obtenir de maman qu'elle me laissât venir ici ; car elle n'aime pas que je sorte dans les rues ; mais si j'en étois la maîtresse ; j'irois me promener tous les matins sur le côté le plus brillant de Bond-Street : cependant elle s'est enfin décidée à nous laisser venir, pourvu que je

prisse avec moi cette gênante madame du Plomb, car c'est ainsi qu'elle appeloit toujours madame Duplin. Heureusement qu'elle est à moitié sourde ; d'ailleurs elle n'entend presque pas un mot d'anglais.

Alors elle se mit en devoir de confier à voix basse, à Emma, ce qu'elle appeloit ses secrets : détails trop misérables pour mériter d'être rapportés ; et après avoir ainsi soulagé son cœur, elle en vint à parler de son cousin Miramont.

Vous savez, dit-elle, que c'est le neveu de maman, qui est folle de lui. Je crois qu'elle auroit été très-contente qu'il eut témoigné le désir de m'épouser, et il y en eut quelqu'apparence à notre retour d'Irlande ; mais il y a lieu de croire que ce n'étoit nullement son dessein. Pour mon compte, je ne me soucie point du tout de lui ; non,

point du tout, je vous assure, quoique je le trouve charmant. L'objection que j'ai à faire sur lui, comme époux, est qu'il a trop d'entêtement; je crois qu'il ne seroit pas aisé de vivre avec lui. Il a été son maître presque depuis l'enfance; car mon oncle Miramont mourut lorsqu'il étoit encore très-jeune, et ma tante l'idolâtroit à tel point, qu'elle ne pouvoit pas souffrir que l'on le contrariât; de sorte qu'il courut librement dans la ville, et fit toutes sorte d'équipées; car c'est un fou du premier ordre. Ma tante mourut avant qu'il fut en âge; mais déjà, depuis long-temps, il s'étoit rendu fameux par ses intrigues avec des femmes mariées; et présentement, depuis six mois, il s'est entièrement attaché à.....

Ici, lady Bell fut interrompu par mistriss Prouting, qui, affectant un air vif et dégagé, accourut vers Emma, et lui

secoua la main avec autant de familiarité, que si depuis long-temps elles eussent été intimes amies.

Cette interruption contraria beaucoup Emma dont la curiosité demeura sans être satisfaite, car lady Bell ne pouvoit s'arrêter plus long-temps. En s'en allant, elle lui dit à l'oreille : juste ciel, comment pouvez-vous connoître cette figure ! elle a des prétentions à l'élégance, et c'est bien la créature la plus commune !

Emma ne répondit rien. Dès que lady Bell fut partie, mistriss Prouting dit à haute voix : cette lady Isabella Fontelieu est une jeune personne bien affectée ! Comme elle s'apperçut qu'Emma prenoit fort mal l'observation, elle ajouta : excusez-moi, miss Mourtray, si je m'exprime si librement ; je ne pense pas que ce soit votre amie.... Comme elle se met singulièrement !

tout le monde a les yeux fixés sur elle en quelque lieu qu'elle paroisse ; mais elle est d'une assurance intrépide. Je voudrois bien, cependant, connoître sa couturière.

Emma se tut; elle étoit peu disposée à soutenir une conversation avec mistriss Prouting, et celle-ci ne trouvant rien pour l'amuser, prit congé d'elle, en se réjouissant en secret de ce que le hasard lui avoit fourni l'occasion d'examiner un moment le genre de mise de cette fameuse lady Isabella Fontelieu, afin qu'elle put exactement l'imiter. Personne n'avoit un si grand désir de passer pour élégante que cette pauvre mistriss Prouting qui n'avoit absolument rien de ce qu'il falloit pour cela.

Deux jours après le dîner de Grosvenor-Square, lady Wilmington et lady Bell allèrent faire visite chez M. Mour-

tray : la première présenta gracieusement à Emma un billet d'opéra, en lui disant qu'une fluxion empêchoit sa fille aînée de sortir, de sorte qu'elle pouvoit disposer d'une place dans sa loge, et que si Emma vouloit venir dîner avec elle, elle l'emmeneroit le soir à l'opéra où l'assemblée seroit nombreuse et brillante, attendu que la représentation se donnoit au profit d'une danseuse aimée du public.

La proposition fut acceptée avec de grands remercîmens, et mistriss Mourtray n'y mit point d'empêchement ; car outre que son rhume duroit toujours, il falloit bien qu'elle s'accoutumât à voir Emma, à la ville comme à la campagne, le seul objet de la faveur de lady Wilmington.

Cependant, pleine de l'idée de sa nouvelle fortune, elle se sentit plus à son aise en présence de la fière com-

tesse, qu'elle ne l'avoit jamais été. Enhardie par cette considération, elle lui parla de ses affaires, présumant qu'elle devoit, à cause de sa fille, y prendre intérêt, et pendant tout le cours de la visite, elle s'efforça de prendre avec elle un ton d'aisance que jamais, quoiqu'elle fut elle-même d'une très-bonne famille, elle n'eût osé s'arroger, lorsqu'elle étoit retenue par le sentiment intime de la médiocrité de sa fortune.

Lady Wilmington écouta tous ces détails avec un air insouciant et distrait ; à peine prononça-t-elle trois syllabes, et tandis que mistriss Mourtray parloit encore, elle leva brusquement le siège.

Aucune des précédentes mortifications qu'avoit essuyées mistriss Mourtray ne l'affecta comme cette conduite ; car outre la preuve qu'elle y voyoit d'une indifférence totale pour ses intérêts, elle

elle ne comprenoit pas que ce qu'elle avoit tant de plaisir à raconter à tout le monde, pût être ennuyeux à entendre.

Lady Bell qui vit avec peine l'impression qu'elle ressentoit, lui serra la main affectueusement en sortant, et protesta que malgré son rhume, elle étoit très-jolie depuis qu'elle s'étoit fait habiller à la mode.

Cette jeune lady, observa mistriss Mourtray, après que lady Bell fut sortie, est d'une étourderie marquée, mais d'un bon naturel; pour sa mère, elle est plus insupportable que jamais.

Emma ne répondit rien; le billet d'opéra avoit gagné son cœur; elle en avoit cependant l'obligation à lord Wilmington qui avoit pressé milady d'en disposer en faveur d'Emma.

Il n'y eut au dîner de Grosvenor-Square que les personnes de la maison,

et lord Miramont qui y dînoit presque tous les jours : il avoit été à la cour le matin; mais quoiqu'il eût changé d'habillemens, il avoit oublié de mettre du désordre dans ses cheveux, desorte que présentement il avoit tout-à-fait l'air d'un homme de distinction; et comme il étoit extrêmement plaisant et agréable, sans posséder cependant au plus haut dégré cette politesse recherchée dans les manières, qu'Emma jugeoit indispensable pour un homme du bon ton, elle commença à se mettre dans l'idée que l'on avoit élagué tout cet attirail, comme gênant et fastidieux; cependant elle ne put s'empêcher de penser que lord Miramont lui-même paroîtroit plus à son avantage s'il étoit aussi poli et aussi attentif que son père ou Sydney.

Les dames n'étoient jamais longtemps à dîner, et comme lady Wil-

mington se rendoit presque toujours très-tard à l'opéra, elle proposa, après le café, de faire un peu de musique, et pria lord Miramont de chanter avec sa cousine Bell quelques beaux duos de Jackson. Il chanta une seconde partie à ravir ; il avoit la voix très-agréable, et Emma qui aimoit passionnément la musique, étoit toute oreilles.

La jolie figure du jeune marquis, une certaine grâce qui lui sembloit naturelle, et qu'une parure soignée rendoit plus frappante ; son goût exquis en musique, et son humeur enjouée intéressèrent bientôt Emma en sa faveur. Les petits défauts qu'elle avoit d'abord remarqués en lui, ainsi que les insinuations de lady Bell sur ses fredaines, furent insensiblement oubliés, tandis qu'elle donnoit des éloges à son bon naturel et à l'humanité qu'il avoit montrée à l'égard de la vieille bossue.

Lord Miramont sortit, et les dames allèrent au théâtre de Hai-Market. Comme Emma n'avoit jamais entendu de musique ailleurs que dans des réunions particulières, elle fut si enchantée d'entendre à l'opéra une exécution parfaite, et si ravie de la nouveauté et de la splendeur du spectacle, que d'abord elle ne quitta pas les yeux de dessus la scène; se rappelant ensuite qu'elle n'avoit pas oui dire à lord Miramont s'il viendroit à l'opéra, un sentiment qu'elle crut n'être que de la curiosité, la porta à demander à lady Bell s'il étoit attendu.

— Il ne manque jamais de venir voir la dernière entrée du ballet.

— Quoi donc! lui qui est si excellent musicien, est-il indifférent à toute autre chose qu'à la danse?

— Oh! il aime extrêmement la musique, et moi aussi; mais personne ne

vient ici pour cela. Tenez, si vous voulez le voir, il est là en face de vous avec sa chère lady Fredville.

— Elle paroît jolie, dit Emma, mais de si loin on diroit qu'elle est vieille.

— Elle a plus de quarante ans, mais cela n'y fait rien; cet âge est le règne des vieilles femmes; elles ont plus d'amans que les jeunes.

— Impossible! c'est encore là, lady Bell, une de vos plaisanteries, d'après ce que vous me dites que lady Fredville est veuve.

— Veuve! non, ma chère; son mari est assis dans le fond de la loge.

— Bon Dieu! une femme mariée!

— Sans doute; est-ce que vous croyez que d'être mariée, cela empêche une femme d'avoir des amans? c'est tout le contraire, je vous assure.

Emma fut très-scandalisée, quoiqu'elle crut fermement que lady Bell,

avec sa légèreté accoutumée, portoit des jugemens téméraires. Mais elle étoit affligée de voir que lord Miramont, dont elle désiroit avoir bonne opinion, présentât dans sa conduite même l'apparence de l'irrégularité. Tandis qu'elle méditoit sur ce point, elle le vit sortir de la loge sur laquelle elle avoit tenu constamment ses regards attachés, et elle conclut qu'il venoit à celle de lady Wilmington.

Le moment d'après, elle entendit la porte s'ouvrir derrière elle, et n'osant pas tourner la tête parce qu'elle se sentoit rougir à l'idée de voir lord Miramont, sans être en état de définir d'où provenoit cette émotion, elle demeuroit tournée du côté du théâtre, sans changer d'attitude, lorsqu'une voix rauque et élevée qu'elle reconnut à l'instant être celle de Chowles, salua ses oreilles d'un : serviteur, ladys, servi-

teur. A la fin, miss Mourtray, je vous trouve; il y a terriblement long-temps que je suis en quête de vous.

— De moi, monsieur? s'écria Emma blessée de cette familiarité; assurément, M. Chowles, je ne désirois point que vous prissiez cette peine. —

Alors jetant les yeux sur la comtesse, non sans quelque appréhension du mauvais effet de cette incartade, elle s'aperçut qu'elle avoit élevé sa tête de quelques pouces, et que la colère et l'étonnement se peignoient sur sa contenance; ensuite, en détournant un regard de côté sur lady Bell, elle vit que tous les muscles de son visage étoient en contraction pour retenir un violent éclat de rire.

Chowles cependant, de l'air le plus dégagé, prit un siége et l'enclava le plus près qu'il put entre ceux de la comtesse et d'Emma, tenant sa large face

appuyée sur leurs épaules ; trouvant la position commode, il commença ses remarques sur l'opéra, sans s'apercevoir qu'il tenoit seul la conversation.

Il étoit inoui, pour la comtesse, qu'un étranger eût eu l'audace de s'établir, de son autorité privée, dans un lieu aussi sacré que sa loge ; l'impression qu'une pareille témérité produisit sur elle, sembla lui ôter l'usage de toutes ses facultés ; aussi depuis l'instant que Chowles s'assit, ses yeux exprimèrent le dernier dégré de la surprise ; et excepté ces mots : *Monsieur, monsieur*, qu'elle laissa échapper, en retirant dédaigneusement sa robe, elle ne proféra pas une seule parole.

— Mylady, dites-moi, je vous prie, demanda Chowles, d'un ton assuré, comprenez-vous quelque chose à ce que chantent ces braillards ?

Point de réponse de lady Wilming-

ton ; seulement elle éleva un peu plus haut ses sourcils. Alors, il répéta cette question, d'une voix encore plus forte, supposant que mylady étoit sourde.

Mais Emma, qui savoit très-bien que c'étoit par dédain qu'elle ne répondoit pas, dit à demi-voix à Chowles : Lady Wilmington écoute la musique, monsieur ; elle n'aime pas que l'on parle pendant la représentation. — Elle n'eut pas le courage d'ajouter que l'on se seroit bien passé de sa compagnie.

A cet instant, lord Miramont entra dans la loge, au grand soulagement de sa tante, qui, par un haussement d'épaules très-significatif, et par un coup d'œil jeté de côté sur Chowles, exprima combien elle étoit blessée de son impertinente visite, et de l'inconséquence de sa fille, qui, à son extrême surprise, s'extasioit alors devant une bague que Chowles lui faisoit remarquer. Je vous

assure, disoit-il à lady Bell, que c'est une antique fort précieux.

Mais bien loin que la comtesse trouvât dans lord Miramont la disposition d'esprit qu'elle en attendoit, il ne vit que rien de très-divertisssant dans cette figure ridicule, ainsi groupée auprès de sa tante, et dans la colère auguste de celle-ci; et se joignant à lady Bell, que cette scène amusoit beaucoup, ils se mirent tous deux à persifler Chowles, tandis que la pauvre Emma, humiliée de paroître en liaison avec un tel personnage, ressentoit un redoublement de chagrin de l'arrivée du marquis, qu'auparavant elle désiroit en secret.

A l'égard de Chowles, encouragé par lord Miramont et par lady Bell, il parut avoir acquis un nouveau degré de confiance et d'intrépidité; car voyant que lady Wilmington tenoit dans sa

main sa tabatière ouverte, il y plongea subitement l'index et le pouce, sans autre cérémonie, que de dire : Avec votre permission, mylady.

Il n'étoit plus possible de tenir à une impertinence aussi révoltante ; la comtesse fut sur le point d'éclater ; mais elle se contint ; et se tournant vers son neveu : Je vous prie, lui dit-elle, de donner cette boîte à l'homme qui est à la porte, et de lui dire de jeter tout le tabac qu'elle renferme.

C'est fort bien fait, dit Chowles, sans se déconcerter ; il m'a paru, en effet, qu'il étoit sec et mauvais. Votre grandeur voudroit-elle essayer de celui de mon *goujat* ; je vous proteste qu'il qu'il est de la meilleure qualité. En disant cela, il tira une large tabatière d'or, garnie de brillans.

Non, monsieur, s'écria mylady Wilmington, d'une voix haute et altérée

par la colère ; je hais les goujats ; je hais toute espèce de goujats.

Puisqu'il est ainsi, dit tranquillement Chowles, sans paroître s'apercevoir qu'il y eut là rien de personnel pour lui ; je puis, pour vous faire plaisir.....

— Vous n'avez qu'un moyen de me faire plaisir, dit lady Wilmington, que la rage portoit à parler en dépit d'elle-même ; mais déjà il ne l'écoutoit plus ; car en jetant les yeux sur le parterre, il venoit d'y découvrir ses cousins, les *Prouting*. Oh ! oh ! ils sont là-bas, s'écria-t-il ; il faut que j'aille leur dire bon jour ; mais je reviens dans quelques minutes. —

— Conçoit-on une assurance égale à celui de ce maraud, s'écria lady Wilmington, après qu'il fut parti ? Je vous prie, miss Mourtray, de me dire quel est cet homme, et com-

ment il a osé mettre le pied dans ma loge.

— C'est une connoissance de mon père, madame, répondit-elle, en tremblant aux approches de la tempête qui alloit éclater, et j'imagine qu'il ne savoit pas.....

— Vous imaginez !.... En vérité, je voudrois bien savoir si vous imaginez aussi qui a pu lui donner le droit de venir se mêler ainsi dans ma société ?

— Non, assurément, madame ; j'ai été bien fâchée de le voir venir, et j'ai ressenti beaucoup de peine de celle que sa présence vous causoit.

— Pourquoi donc, je vous prie, ne lui avez-vous pas dit sur-le-champ qu'il ne pouvoit ni ne devoit rester ici ? Vous auriez dû comprendre que cette loge est ma propriété particulière. Mais, je vous promets bien, puisque vous avez

des connoissances si grossières et si ridicules, que dorénavant je ne m'exposerai plus à leur impertinence, en vous emmenant avec moi.

Emma, extrêmement blessée et humiliée, baissa la tête, et ses yeux se remplirent de larmes. Lord Miramont qui s'en aperçut, dit : Comment se fait-il, ma chère milady Wilmington, que vous seriez assez injuste pour imputer aucun blâme à miss Mourtray dans cette circonstance ? Vous ne pouviez pas exiger qu'elle dît à cet homme de quitter la loge ; et ce n'est que par pur défaut d'usage qu'il s'y est impatronisé.

— Il auroit dû être mieux appris, dit lady Wilmington, toujours en colère. Mais il m'a semblé qu'il y avoit autant d'insolence que de défaut d'usage dans son fait.

— Votre grandeur du moins ne peut pas être accusée d'avoir négligée de le

lui faire sentir ; car vos regards et vos manières exprimoient le dernier degré de l'indignation.

— Il paroît qu'ils n'étoient pas encore assez expressifs, puisque ce manant n'en a tenu aucun compte ; et certainement je lui aurois ordonné de sortir, si je n'avois cru me dégrader en lui adressant la parole.

— Ma foi, je vous avouerai que je n'ai rien vu que de plaisant dans toute cette aventure.

— Cela ce peut, parce que vous et Bell (dont j'oublierai difficilement la conduite de ce soir) êtes très-ingénieux à trouver des plaisanteries à propos de rien ; et, en général, vous riez lorsqu'il y en a moins de sujet ; mais vous êtes dans l'âge de la gaîté : la jeunesse est contente pourvu qu'elle rie. Le *decorum* de l'ancien temps est entièrement mis de côté ; de là vient que les gens

de rien prennent avec leurs supérieurs des libertés dont on ne se faisoit pas d'idée autrefois.

— Mais, ma chère maman, le moyen de s'empêcher de rire d'un tel original ? dit lady Bell.

— Rien de plus aisé. M'avez-vous vu rire, moi ? — Puis se tournant vers Emma, elle dit : Je ne suis pas surprise que ce qui s'est passé vous affecte ; mais puisqu'il n'y a pas de remède, remettez-vous ; seulement, souvenez-vous une autrefois, miss Mourtray, que quand je vous invite à venir quelque part avec moi, j'exclus formellement toutes vos connoissances.

Emma bégaya quelques mots de regret sur ce fâcheux accident, et se mettoit en devoir d'ajouter quelques phrases de soumission ; mais lord Miramont l'interrompit. Bon, bon, miss Mourtray, lui dit-il, n'ayez pas la

simplicité de vous fatiguer pour si peu de chose ; cela n'en vaut pas la peine.

— Vous croyez cela ? dit gravement lady Wilmington ; mais je suis d'une opinion différente ; car avoir eu un tel homme sur mes épaules, durant la moitié du spectacle, c'est, en vérité, trop fort. —

Lord Miramont alors, pour dissiper son mécontentement, eut l'adresse d'engager la conversation sur des sujets qu'il savoit lui être agréables ; et à force d'efforts, il parvint à lui rendre sa bonne humeur.

Ses intentions n'échappèrent point à Emma, qui s'affermit dans l'opinion qu'elle s'étoit déjà formée de son bon naturel. Séduite par son extérieur, elle lui supposa une infinité de bonnes qualités, et se fit une étude de le disculper intérieurement de tous les reproches

allégués contre lui ; mais tandis qu'elle donnoit toute son attention à l'entretien vif et animé du marquis, le ballet finit, et soudain il disparut, à sa grande surprise et à son extrême mécontentement ; car elle s'étoit persuadée qu'il alloit conduire ses parentes à la voiture ; au lieu de cela, elle le trouva sur son passage, donnant la main à lady Fredville, tandis que lady Wilmington se pressoit de sortir de la salle, dans la crainte d'être abordée par Chowles, qui s'efforçoit de percer la foule, apparemment dans cette intention.

Emma de retour chez elle, apprit que Chowles étoit venu dans la soirée faire visite à mistriss Mourtray, et qu'ayant ouï dire qu'elle étoit à l'opéra, il y étoit allé aussi.

— Oui, sans doute, et bien malheureusement pour moi, dit Emma. Alors elle raconta tout ce qui s'étoit passé.

— Sur mon honneur, dit mistriss Mourtray, je ne vois pas que monsieur Chowles soit repréhensible dans un lieu public où tout le monde paye; il pouvoit, je pense, se placer où bon lui sembloit. Et quel tort cet honnête homme faisoit-il à lady Wilmington? Mais je sais que c'est la femme la plus orgueilleuse qui existe. Croyez-moi, M. Chowles est une connoissance bien plus utile pour nous que cette grande dame; et comme je suis un peu remise de mon rhume, j'ai promis d'aller demain à la comédie avec lui et ses cousins. »

Cette déclaration n'étoit pas propre à reconforter la pauvre Emma; mais elle n'osa faire aucune objection au plan arrêté par sa mère.

CHAPITRE X.

La famille de Wimpol - Street fut agréablement surprise, le lendemain de grand matin, par l'arrivée d'Henri Mourtray qu'on n'attendoit pas de quelques jours : il venoit de terminer ses études, et comme il étoit destiné au barreau, son père vouloit le placer dans le quartier du temple, entre les mains d'un jurisconsulte distingué ; mais aussitôt qu'il entendit parler de cet arrangement, il manifesta tant de dégoût pour la profession d'homme de loi, quoiqu'il l'eut choisie lui-même, et sa mère se récria si hautement sur la barbarie d'ensevelir ainsi, dans un quartier perdu, un jeune homme qui avoit d'aussi grandes espérances, que

Mourtray, ennemi de toute dispute, acquiesça au désir de sa femme, en permettant que son fils habitât la maison parternelle, où, disoit-elle, il pourroit étudier tout aussi bien, s'il étoit nécessaire qu'il étudiât, ce qui ne lui paroissoit pas démontré; mais Mourtray tint ferme sur ce point, persuadé que l'oisiveté seroit la source de sa perte.

Henri ressembloit beaucoup à sa mère et avoit quelque chose de ses inclinations; seulement il avoit plus de vivacité dans l'esprit et des passions infiniment plus ardentes. Ennemi de toute espèce d'application, ne pouvant souffrir d'être contrarié, enclin à la colère, passionné à l'excès pour le plaisir, vain et extravagant, il se réjouissoit d'être affranchi du joug austère de la discipline du collège, et, avec une jolie figure, il se flattoit de se faire remarquer dans le grand monde.

Londres lui étoit très-connu ; car pendant le temps des vacances, lorsque son père imaginoit qu'il avoit été faire un tour dans le nord, avec un ami, qui se chargeoit de le défrayer, il avoit passé la plus grande partie de son temps dans la capitale, se livrant à des amusemens plus accommodés à son goût, que d'acquérir de l'instruction par ses voyages

Son ami, dont les inclinations ne sympathisoient pas facilement avec les siennes, avoit usé de la même supercherie envers son père, riche vieillard dont l'habitation étoit encore plus éloignée de Londres que Downton, où celui-ci croyoit que son fils étoit allé ; et comme il fournissoit libéralement à ses plaisirs, le jeune homme ouvrit sa bourse au jeune Henri ; mais la dépense de deux étoit nécessairement plus considérable que celle d'un seul, quand l'argent du

vieux gentilhomme fut dissipé, son fils, qui faisoit fond sur un patrimoine considérable, se mit entre les mains des juifs.

Il est facile d'imaginer avec quels transports de joie Henri reçut la nouvelle du legs, dont il espéroit attirer à lui la plus grande partie; mistriss Mourtray enchantée de voir que dorénavant elle auroit toujours son fils avec elle, se disposoit dans les premiers momens de leur réunion, à lui détailler avec sa loquacité ordinaire, tous les avantages et les agrémens dont elle étoit redevable à l'accroissement de sa fortune; mais Henri n'avoit pas le temps de l'écouter, car il avoit plusieurs préparatifs importans à faire avant de se montrer en public.

N'ayant jamais vu M. Chowles, ni M. et mistriss Prouting, qu'il croyoit être des personnes du bon ton, il jugea

convenable de leur donner une opinion avantageuse de sa personne, dans la soirée qu'il devoit passer le jour même avec eux au spectacle ; au lieu donc de se livrer à la société de ses parens dont il étoit depuis si long-temps séparé, il consacra à son tailleur et à son perruquier, presque tout le temps qui précéda la comédie, où cependant sa famille ainsi que lui n'arrivèrent qu'au second acte.

Chowles et sa société s'étoient mis en faction dans la loge dès avant le lever du rideau ; Henri ne put dissimuler sa surprise et son dépit, à l'aspect des personnages pour lesquels il s'étoit mis en si grands frais. Bon dieu ! ma sœur, dit-il tout bas à Emma, cette ridicule et grossière figure peut-elle bien être celle de ce M. Chowles, dont ma mère vante si fort la magnificence ? En vérité, il est humiliant de se montrer

trer en public à côté d'êtres tels que lui et ses cousins.

— Paix! au nom du ciel, dit Emma qui craignit qu'on ne l'eût entendue. Maman est engouée de cette société, et mon père à cause du legs.....

— Ah! ce bienheureux legs! interrompit Henri. Que notre cousin étoit un excellent homme! Entre nous, je n'ai point du tout envie (je ne le dirois pas ainsi à nos vieilles têtes) de me briser le cerveau à étudier les lois; je puis me passer de cela.

— Vieilles têtes! répéta Emma : cher Henri! quel terme en parlant de nos bons parens, ne rougissez-vous pas.....

— Sottise! Voulez-vous que je les appelle jeunes?

— Ecoutons la pièce, dit Emma.

— De la morale! du sentiment! échafaudage que je déteste. Mais nous avons là devant nous un spectacle plus

agréable. Regardez dans cette grande loge ; vous y verrez une charmante personne dont les yeux semblent fixés sur nous. J'ai quelque idée d'avoir vu cette figure-là.

— C'est, dit Emma, lady Isabella Fontelieu, avec une compagnie que je ne connois pas.

Henri dès ce moment auroit voulu ne penser qu'à lady Bell, ne parler que d'elle seule, et Emma étoit également attirée vers la loge du théâtre par un autre motif ; car, dans un coin de cette loge, elle apercevoit lord Miramont. Mille sortes d'espérances et de craintes remplirent alors son cœur ; quelquefois elle pensoit qu'il traverseroit la salle et viendroit lui parler ; d'autres fois elle appréhendoit qu'une partie de la compagnie avec laquelle elle se trouvoit ne lui inspirât de l'éloignement. Tandis qu'elle flottoit ainsi dans ses idées ;

Chowles, qu'elle ne remarquoit pas, partageoit une orange qu'il lui présenta dans le creux de sa main, en la priant d'en prendre un quartier, et quoiqu'elle le refusât, il continua de l'excéder par ses importunités.

Dans cet instant elle s'aperçut que lord Miramont étoit sorti de son coin pour se placer à côté de sa cousine, et que tous deux chuchotoient et rioient, les yeux fixés sur Chowles et sur elle. Rien ne pouvoit la mortifier plus que cette circonstance, et ce fut alors seulement que lady Bell et lord Miramont furent remarqués de Chowles.

— Oh! oh! s'écria-t-il, voici cette jolie petite lady et ce lord si gai qui aimoient tant à rire hier à l'opéra. Et il se mit à faire des salutations et des signes de tête le plus familièrement du monde; mais lady Bell qui n'étoit pas dans sa bonne humeur, répondit fort

mal à ses politesses ; à peine même fit-elle attention à Emma. Lord Miramont la salua, ainsi que Chowles.

Emma très-déconcertée, et voulant se débarrasserdes attentions désagréables de ce dernier, détourna tout-à-fait la tête, bien déterminée à ne plus lui répondre un seul mot.

Aussitôt que la pièce fut finie, lady Bell, sa société et lord Miramont s'en allèrent, ainsi les espérances d'Emma par rapport à ce dernier se trouvèrent entièrement renversées, ce dont elle conçut beaucoup de dépit et de chagrin. Elle ne se sentit plus aucun désir de voir la petite pièce, quoique toute espèce de spectacle fut quelque chose de nouveau pour elle, mais il n'y avoit pas moyen de se retirer ; ni mistriss Mourtray, ni Chowles n'étoient gens à s'en aller avant que tout ne fût fini.

Henri Mourtray presque aussi ennuyé

de sa compagnie que sa sœur, s'étoit échappé depuis long-temps et ne reparoissoit pas.

Au moment où la petite pièce finissoit, Sydney entra dans la loge; il témoigna le plus grand plaisir de voir la famille Mourtray; il dit qu'il étoit arrivé le soir même à Londres, et qu'il auroit l'honneur de les aller voir; et voyant que la salle commençoit à s'éclaircir, il offrit aux dames ses services.

Mistriss Mourtray, dont il n'avoit jamais été le favori, auroit bien voulu éluder ses politesses; mais Chowles se mit à dire : Eh! oui, oui, que monsieur aille, car j'ai horriblement chaud; et je vous prie, monsieur, quand vous demanderez la voiture de M. Mourtray, de dire un mot pour la mienne : mon nom est Chowles, à votre service.

— Emma, qui rougit de cet excès d'audace et d'incivilité, fit pour lui à

voix basse, quelques mots d'excuse à Sydney, qui se contenta de sourire en sortant de la loge; mais Emma ne put retenir plus long-temps son mécontentement, et rompant le silence qu'elle s'étoit proposée de garder : Savez-vous bien, M. Chowles, dit-elle, que ce gentilhomme à qui vous avez donné sans cérémonie la commission d'appeler votre voiture, est M. Sydney, fils de lady Clannarmon ?

— Eh bien! qu'est-ce que cela fait? ma petite brunette; car depuis long-temps il avoit pris la liberté de l'appeler ainsi.

— Mon nom, monsieur, est Mourtray, et je vous prie d'avoir la bonté de vous en souvenir, quand vous m'adresserez la parole.

— Bon dieu! s'écria mistriss Mourtray, qu'a donc cette petite fille ? Elle devient aussi, aussi fière et aussi sus-

ceptible que lady Wilmington elle-même.

— Voilà ce que c'est, s'écria Chowles, que de vivre avec des gens de qualité. Je proteste que ma pauvre cervelle (je ne dis pas cela pour vous offenser, cousin Prouting), je proteste, dis-je, que ma pauvre cervelle ne seroit pas assez forte pour retenir tout le cérémonial exigé par vos honorables et vos très-honorables. Je suppose que le jeune homme qui vient de sortir est dans cette classe, autrement miss Mourtray ne se seroit pas fâchée ainsi contre moi.

Le retour de Sydney mit fin à la conversation. Chowles se chargea de mistriss Mourtray, suivie de son mari et des Prouting, et Sydney offrit le bras à Emma; comme il y avoit quelque distance delà jusqu'à la voiture, il eut le temps de satisfaire sa curiosité sur le compte des personnes avec lesquelles

elle se trouvoit; et après qu'elle fut montée en voiture, il prit congé d'elle.

Emma ne pouvoit s'empêcher de reconnoître quel avantage infini Sydney avoit sur le marquis, du côté des manières, et (peut-être parce qu'elle étoit piquée contre celui-ci qui n'étoit pas venu l'aborder) elle se sentit plus de disposition à rendre justice à l'autre.

Mistriss Mourtray ne passa pas sous silence la conduite de sa fille à l'égard de Chowles, et la blâma avec quelque aigreur; mais Mourtray prit le parti d'Emma, en observant que la familiarité grossière de Chowles étoit naturellement faite pour dégoûter toute personne délicate; et ajouta qu'il approuvoit que, dans cette circonstance, Emma l'eût remis à sa place.

Pour moi, dit mistriss Mourtray, je ne conçois pas que l'on encourage ainsi l'orgueil d'une jeune personne.

— De l'orgueil, dit-il, personne n'en a plus que Chowles lui-même ; mais c'est l'orgueil bas de la richesse.

— Je ne vois rien de cela ; le pauvre homme est d'un excellent naturel, cherchant à se mettre à son aise et à causer ; je l'aime beaucoup. Mais, je vous prie, n'avez-vous pas remarqué que lady Bell Fontelieu nous saluoit avec un air d'hésitation, comme si elle ne nous eut pas connus.

— Je ne m'en suis pas aperçu, répondit Mourtray. Au surplus, on conçoit aisément qu'une aussi belle lady ne se souciât pas beaucoup de nous avouer aujourd'hui pour ses connoissances. Alors prenant Emma par la main : ma chère enfant, dit-il, gardez vos manières aimables, naturelles, et que jamais l'exemple d'autrui ne vous jette dans l'affectation. Soyez polie sans adulation ; unissez la modestie à la di-

gnité de la vertu ; et si la présomption s'oublioit auprès de vous, résistez-lui d'une manière calme, mais décidée.

Quinze jours s'écoulèrent sans aucun incident remarquable. Mistriss Mourtray étant entièrement établie dans la ville, fit des recherches pour savoir quelles étoient à son égard les dispositions de celles de ses anciennes connoissances qu'elle n'avoit pas encore vues. Une absence de plus de vingt ans devoit nécessairement avoir apporté de grands changemens parmi ces personnes, et elle en trouva le nombre considérablement diminué.

Mais le peu qui restoient furent très-disposées à reprendre leurs anciennes liaisons avec elle et à la mener dans leurs sociétés, surtout après avoir appris l'augmentation de sa fortune ; de-sorte qu'en peu de temps elle reçut bien plus d'invitations qu'elle ne pou-

voit en accepter. Rien cependant n'interrompit son intimité avec Chowles et ses parens, avec lesquels elle faisoit de fréquentes parties; mais c'étoit rarement que Mourtray, et c'étoit toujours avec répugnance qu'Emma se mêloit avec ces sortes de gens.

Cette dernière voyoit fréquemment lady Isabella, et rencontroit quelquefois la famille Wilmington; mais la comtesse, depuis la scène désagréable de l'opéra, ne lui avoit plus fait l'honneur de l'inviter. Elle se trouvoit par occasion en public avec lord Miramont qui la saluoit toujours, quoique ce ne fut quelquefois que d'un signe de tête; et lorsque sans qu'il la cherchât, une circonstance quelconque le mettoit à portée de lui parler, il étoit civil et enjoué, mais ne se donnoit jamais la peine de lui témoigner aucune attention particulière.

Cette conduite mortifioit cruellement Emma qui, du premier moment qu'elle l'avoit vu, s'étoit senti pour lui un penchant secret qui ne fit que s'accroître chaque fois qu'elle le rencontra depuis, quoiqu'elle fut loin de se rendre raison à elle-même de l'impression profonde qu'il avoit faite sur son cœur. Peut-être aussi l'indifférence du marquis piquoit-elle aussi sa vanité, défaut inhérent à son caractère, et que l'admiration qu'elle excitoit partout n'étoit pas propre à diminuer.

Sydney cependant étoit industrieux à se procurer des occasions de la voir en public, car mistriss Mourtray le recevoit rarement chez elle. Pourvu qu'il put seulement apercevoir cette Emma qu'il adoroit, il étoit dans le ravissement; mais quand il étoit assez heureux pour lui adresser une parole, ou pour lui présenter un siège, ou pour la

conduire à sa voiture, ou enfin pour qu'elle le chargeât de quelque petite commission, sa joie devenoit à son comble; cependant il étoit trop timide pour permettre que ses lèvres trahissent le secret de son cœur.

Pour Emma, elle se conduisit exactement avec lui à la ville comme à la campagne; elle l'estimoit plus à mesure qu'elle le connoissoit davantage; mais il ne lui vint jamais à la pensée qu'il fut possible qu'elle conçût pour lui un autre sentiment que celui de l'amitié.

Son père démêloit parfaitement ce qui se passoit non-seulement dans son cœur, mais dans celui de Sydney, quoiqu'il l'eut peu vu; il s'étoit formé la plus haute opinion du caractère excellent de celui-ci par les détails qu'il avoit appris de sa conduite envers son frère, de sorte qu'il désiroit en secret qu'il put

gagner l'affection d'Emma; mais en observant les sentimens de sa fille ; il n'osa pas se flatter que cela put jamais arriver.

Mourtray, en soupirant, comparoit le caractère de Sydney à celui de son fils qui, depuis son arrivée à Londres, loin de donner, même le matin, quelques heures à l'étude, n'ouvroit presque jamais un livre, et ne se trouveit bien que hors de la maison paternelle.

Lorsqu'il ne couroit pas avec désœuvrement dans les rues, il faisoit encore un plus mauvais usage de son temps, et quoique son père n'en connut pas précisément l'emploi, il avoit sujet de croire, d'après les heures auxquelles il rentroit, qu'il étoit engagé dans les sentiers de la dissipation, s'il ne s'égaroit pas dans ceux du vice.

Jusqu'alors Mourtray, avec sa douceur ordinaire, avoit seulement, dans

l'occasion, fait sentir à Henri combien il désapprouvoit sa manière de vivre, leçons que le jeune homme écoutoit avec fort peu d'attention, et comme sa mère ne manquoit jamais d'avoir pour lui une apologie toute prête, il se dispensoit souvent du soin de s'excuser lui-même.

Tandis que chaque individu de la famille suivoit de son côté ses amusemens différens, les affaires de Mourtray faisoient éprouver à celui-ci beaucoup de perplexité : les opinions des jurisconsultes étoient divisées sur le titre de la propriété qui lui avoit été léguée, et quelquefois il étoit presque tenté de laisser M. Elward paisible possesseur du bien : mais alors Chowles qui prétendoit connoître cette habitation mieux que personne au monde, se récrioit avec véhémence contre l'absurdité d'un homme qui n'étant pas ex-

trêmement riche, et étant chargé de famille, renonçoit à une propriété d'un aussi grand prix, à laquelle il avoit un droit incontestable ; il offroit de remettre les affaires dans les mains d'un avocat du pays, qui la gagneroit infailliblement ; il le pressoit de poursuivre ses intérêts avec chaleur, et de ne pas épargner une dépense dont le succès le dédommageroit avec usure.

Quelquefois les raisonnemens de Chowles prévaloient sur l'esprit de Mourtray qui étoit sur le point de le charger de donner les instructions nécessaires à ses agens à Antigoa, pour reprendre la procédure ; mais bientôt son irrésolution naturelle l'emportoit, et le déterminoit à suspendre ; puis survenoient de nouvelles instances de la part de Chowles et de Sharp, second exécuteur testamentaire ; il écoutoit les différens plans qu'ils lui

proposoient, et finissoit par n'en adopter aucun.

Un de ces projets cependant qui consistoit à laisser entre les mains de Chowles une partie des fonds de la succession, fut agréé après beaucoup d'indécision, par l'adresse que mit ce dernier à le présenter sous un aspect avantageux. Il s'agissoit de consacrer à une secrette spéculation de commerce une somme de dix mille livres sterling, pour laquelle il devoit recevoir, pendant trois ans, un très-foible intérêt; mais après cet intervalle de temps, cette somme jointe à un petit capital fourni par Chowles, devoit, suivant les calculs et les démonstrations de celui-ci, produire à tous les deux un bénéfice considérable.

Quelque occupé que fut Mourtray aux détails des affaires qu'il avoit au-delà des mers, il ne négligeoit pas les

soins relatifs à son ancienne habitation. Downton, cet objet de sa prédilection particulière, avoit besoin de réparations essentielles ; car le dépérissement de la maison la rendoit depuis long-temps dangereuse à habiter.

Un charpentier qui faisoit l'entendu en architecture, en jardinage et en exploitation rurale, fut envoyé sur les lieux, d'après les recommandations de l'officieux Chowles, pour examiner ce qu'il étoit nécessaire de faire, et pour présenter son rapport sur les ressources que le lieu pouvoit fournir.

A son retour, il produisit un devis estimatif qui, en apparence, n'étoit pas déraisonnable, et à l'exécution duquel Mourtray souscrivit avec moins d'hésitation que de coutume. Mais cet homme qui se croyoit fort habile et qui tranchoit du grand, consultant plutôt son propre intérêt que les désirs et les

avantages de celui qui l'employoit, se mit à bouleverser tout, fit des constructions et des plantations dont Mourtray n'étoit nullement convenu, et multiplia les dépenses au point d'excéder de beaucoup la valeur primitive du bien.

FIN DU TOME PREMIER.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 046441033